

INVITATION À ÉCRIRE

RECUEIL DE TEXTES - Édition 2010

Auteurs, illustrateurs... ici et là en Voironnais

Livres à vous!

5, 6, 7 nov. 2010
Voiron

Allice Charvins, Christiane Chiron, Colette LaBuis, Laurence Le Piv, Mathieu Molins, Médéric Paludo, Nicolas Beauvois, Stéphane Saint-Aup, Catherine du-Buis, Saint-Cassien, Saint-Romain-de-Croisy, Saint-Geire-en-Vallain, Saint-Jean-de-Molins, Saint-Jette-de-Vieille, Saint-Michel-de-Machère, Tullin, Vifin, Virepe, Votry

Rhône-Alpes | isère | | | | SNCF | | | |

Invitation à écrire lancée dans le cadre de « Livres à vous ! » par l'association « Dédicaces », autour de cette phrase de Valentine Goby « Qui touche à mon corps... » (en référence à son livre *Qui touche à mon corps je le tue*; Gallimard, 2008)

TEXTE 1 - Sandra Duflos

Qui touche à mon corps n'atteindra jamais
mon âme sauf si,
si c'est une caresse, caresse douce chargée
d'espoir, mains magiques ou guérisseuses
que j'essaie de conquérir.

Qui touche à mon corps n'atteindra pas ma
foi, foi en un seul Dieu.
Dieu guérisseur et magique comme cette
caresse douce chargée d'espoir.

Qui touche à mon corps, touche à tous les
corps et les cors,
corps juvéniles, corps vieillissants, cors
d'étain, corps de lumière.

Qui touche à mon corps n'atteindra pas
cette lumière,
lumière d'espoir, lumière d'espérance,
lumière de Dieu, sauf si,
il touche à mon corps comme le mendiant
a touché Jésus et fût guéri par tant de foi.

Qui touche à mon corps pourra peut-être
atteindre la foi sans jamais éteindre la
mienne.

TEXTE 2 – Claire Vallée

Le mec qui touche à mon corps après il doit se laver les mains bien comme il faut, je suis crade et je pue, j'ai des furoncles, ça fait bientôt 40 ans que je suis à la rue et des douches j'en ai quoi ? une par mois à peine j'aime pas me voir à poil avec mon gros ventre plissé qui cache mon sexe, je vois juste en bas mes orteils noirs tordus et mes ongles pourris, et le mec une fois qu'il m'a déshabillé il me donne la douche au jet de loin alors que s'il savait que j'étais un joli bébé il se rapprocherait un peu.

Qui touche à mon corps doit bien se laver les mains avant, je suis déficient immunitaire et je vis dans une bulle, je ne dois pas toucher ce que vous touchez, ni respirer ce que vous respirez, ni manger ce que vous mangez, mon corps ne le supporterait pas, il mourrait et moi avec.

Qui touche à mon corps doit payer, je le vends au tarif habituel un peu moins cher qu'avant car il a vieilli 27 ans de trottoir ça fatigue mais j'assure toujours et j'ai bien plus d'imagination, je connais les hommes leurs manies leurs vices leurs faiblesses mais je suis toujours quand même un peu dégoûtée par ce qu'ils ont entre leurs jambes.

Qui touche à mon corps le fait avec des gants fixés à la paroi de ma couveuse et j'aime le contact de ce gant sur ma peau quand d'un doigt on me caresse le ventre les bras les joues j'ai envie de téter le doigt qui se promène, ce serait mieux d'avoir quelque chose dans la bouche plutôt que ce liquide qui rentre directement dans ma veine, la seule qui s'y prend mal c'est la dame qui pleure en me voyant elle a l'air fatigué ses mains tremblent trop et je ne connais même pas son odeur.

Un gars qui touche à mon corps reçoit mon poing dans la gueule, j'aime pas danser avec les filles j'aime pas leur odeur leurs petites mains qui vous touchent le visage je ne sais pas quoi leur dire alors je vais dans les boîtes où il n'y a que des hommes je me sens mieux mais attention je suis pas pédé.

Tout ce qui touche à mon corps est particulier je n'en parle jamais c'est une phobie il paraît, un toc, je le lave cinq fois par jour, les mains surtout et aussi les aisselles quand je peux mais au bureau ce n'est pas facile on m'a déjà surprise au lavabo alors j'ai acheté des lingettes et je fais ça aux toilettes, pour la fufoune aussi mais à force de frotter j'ai attrapé des mycoses.

Celui qui touche à mon corps me fait un doux plaisir et je crois qu'il aime aussi quand je touche au sien nous sommes fiancés depuis deux ans après une très belle cérémonie, Père et Mère organisent notre mariage les invitations les chapiteaux dans le parc la liste des cadeaux mais il ne faudrait pas que ça traîne trop parce que nous aimons nous caresser et nous risquons d'aller beaucoup trop loin.

C'est la première fois qu'il y a quelqu'un qui touche à mon corps depuis trois mois que je suis né, qui le caresse l'embrasse le papouille le baigne le masse lui met de la crème, au début j'aimais pas manque d'habitude surtout qu'en me regardant tous les deux pleuraient en riant manque d'habitude, je ne les regardais pas je ne pleurais pas je ne mangeais pas, maintenant ça y est je sais que ce sont mes parents tout neufs je n'ai plus de boutons sur le corps j'ai pleuré une fois et je souris, je vais quitter l'orphelinat.

TEXTE 3 – Dominique Bardin

Nous sommes dans une classe de terminale, la professeur de français a décidé ce matin de laisser libre cours à l'imagination de ses élèves.

Elle leur propose d'écrire un texte sous la forme de leur choix en s'inspirant de cette phrase : « ...Qui touche à mon corps... ».

Avec une condition : inclure ces quelques mots dans leurs écrits.

La soir en lisant les différentes copies écrites par ses élèves, la professeur fut étonnée de voir que seule la prononciation d'un mot quand il n'est pas écrit peut donner lieu à des interprétations bien différentes.

Les textes de cinq de ses élèves attirèrent plus particulièrement son attention et elle s'attarda beaucoup plus longuement sur ceux-ci.

Vivien – Terminale L

Sujet : « Qui touche à mon corps »

Tout petit déjà nos parents nous posent des interdits afin de nous protéger des dangers de la vie.

« Ne touche pas à ce couteau tu vas te faire mal. »

« Ne touche pas à ces allumettes c'est dangereux. »

« Ne touche pas à ce chien il va te mordre. »

Puis adolescent, les interdits continuent :

« Ne touche pas à la cigarette. »

« Ne touche pas à l'alcool. »

« Ne touche pas à la drogue. »

Protège-toi.

Vous : drogue, alcool, cigarette, sida. Vous qui touchez au corps de tellement de personnes, des personnes faibles, en souffrance, insouciantes ou à la recherche de sensations fortes.

Vous qui les détruisez ne vous approchez pas de moi.

Je suis un ado comme les autres, accéder à des paradis artificiels, m'y réfugier pour fuir quelque chose, quelqu'un ou la vie ne m'intéresse pas. Prendre des risques, me mettre en danger pour faire monter l'adrénaline n'est pas mon trip.

Moi ce que je veux : c'est un jour, à mon tour interdire à mes enfants de jouer avec le feu.

Jeanne – Terminale L

Sujet : « Qui touche à mon corps »

Ne touche pas à mon corps, pas tout de suite, pas encore,
Touche d'abord à mon cœur, touches moi par tes mots, par ton humour,
Par tes yeux, par tes gestes.

Et puis touche-moi alors, touche-moi enfin, touche à mon corps,
Découvre-le comme je vais découvrir le tien.

Et par désir, pour le plaisir, cœur à corps faisons l'amour.

Réinventons l'histoire d'un homme, une femme...

Sandrine – Terminale L

Sujet : « Qui touche à mon corps »

NE TOUCHE PAS A MON CORPS

Doivent hurler : un enfant abusé, une femme violée, un homme
martyrisé.

La douleur ne peut pas, ne doit pas rester silencieuse.

La souffrance doit être criée pour que l'on puisse s'en libérer.

Virginie – Terminale L

Sujet : « Qui touche à mon cor »

« Mais qui touche à mon cor ? C'est encore toi Romain ?

Pour la énième et dernière fois je te demande de reposer ce cor à sa
place et de ne plus y toucher.

Tu sais bien que je tiens tout particulièrement à ce cor de chasse que
j'ai reçu en héritage de mon grand oncle Auguste. Je sais que tu voulais
simplement t'amuser avec mais il est trop lourd pour toi et tu n'arrives
même pas à en faire sortir un seul son.

Tu veux que j'en joue un peu ? Mais Romain il est 10 heures du soir, tu
penses aux voisins et à ta grand-mère elle est déjà couchée.

Si je la réveille, elle va sauter sur l'occasion pour me dire qu'elle ne veut
plus entendre un seul son émaner de mon cor.

Et depuis le temps qu'elle cherche un moyen, de s'en débarrasser, elle ne va pas me louter et cette fois-ci : Adieu le cor de chasse de l'oncle Auguste.

Dis donc Romain ! Ta réflexion du genre : ce ne serait pas une grosse perte tu crois que je ne l'ai pas entendu.

Tu crois que ce serait une grosse perte si finalement pour ton anniversaire je t'achetais un livre sur la chasse à courre au lieu du dernier portable high tech !... »

Paul – Terminale L

Sujet : « Qui touche à mon corps »

« Aïe Gaston, mais c'est pas vrai tu m'as écrasé le pied, regarde donc devant toi quand tu marches au lieu de rêvasser.

Que j'arrête de faire un scandale dans la rue ? Mais je t'ai encore prévenu ce matin Gaston, le premier qui touche à mon cor se prend une baffe mémorable.

Est-ce qu'au moins tu m'as écouté hier quand je t'ai expliqué que j'étais allée chez la pédicure tellement je souffrais du cor que j'avais sur l'orteil et que je n'arrivais même plus à me chausser.

Tu n'as pas fait attention ! Comme d'habitude tout ce que je te dis te passe au-dessus de la tête.

Par contre il y a quelque chose dont je ne t'ai pas parlé, la pédicure m'a pris 40 euros et ces soins ne sont pas remboursés par la sécurité sociale ni la pommade qu'elle m'a prescrite d'ailleurs.

Nos mutuelles ? Je sais Gaston qu'on est de moins en moins remboursé et qu'elles nous coûtent de plus en plus cher, mais je n'allais pas aller faire mes courses à Carrefour en pantoufles !

Qu'est ce qu'on mange ce soir ? Ah ben tu me rassures Gaston j'avais peur que le déficit de la sécurité sociale ne te coupe l'appétit. »

TEXTE 4 – Christine Perroux « Auprès d'elle... »

Quand je suis arrivée, elle avait changé de chambre... J'eus un pressentiment.

Du fond du couloir, je l'aperçus, étendue dans son lit avec des tuyaux, des poches de goutte à goutte.... Au fur et à mesure que mes pas me rapprochaient d'elle, mon cœur battait plus fort...

Elle sommeillait, les yeux mi-clos, ses cheveux blancs, défaits....en bataille sur l'oreiller. Elle si coquette ! qui ,hier encore réclamait sa coiffeuse....Elle respirait faiblement, un son rauque montait de sa gorge.

J'aperçus deux tuyaux, très fins, au départ de ses narines : l'air lui manquait et la machine l'aidait à respirer....

Je me tins à son chevet quelques minutes, silencieuse... son front plissé, elle semblait soucieuse. A quoi pouvait elle bien penser ?

Ses mains s'agitaient, incontrôlées.... Son corps tout entier, avait de menus soubresauts.

Je lui pris délicatement la main et la caressai. Elle sembla s'apaiser, ses traits se détendirent et elle ouvrit les yeux.

Ses lèvres s'entrouvrirent et de sa bouche s'échappèrent quelques sons incompréhensibles ; je me rapprochai mais en vain...

Alors, elle se tut et son regard fatigué vint croiser le mien.

Ses yeux en disaient long. J'étais à nu : étrange et profonde communion mêlée à la fois d'interrogation et de certitude....

Les mots étaient désormais inutiles : la force de nos regards était muette.

Je sentis la pression de ses doigts sur ma main..... Je lui souris.

Nous restâmes ainsi un moment qui me sembla une éternité ; le temps s'était arrêté et seule sa respiration donnait signe de vie.

Le temps d'une visite, d'un changement de perfusion.... Et la magie de cet instant s'envola.

Puis le calme revenu, elle reprit ma main, l'enlaçant dans les siennes. Ses yeux replongèrent dans les miens et.... Avec une infinie douceur, elle me caressa la joue.

Je ne suis pas triste, bien au contraire car elle m'a transmis sa sérénité....

L'apaisement de quelqu'un qui arrive au bout du chemin....

Quoi qu'il arrive à présent, j'aurai vécu des instants d'humanité profondede ces instants qu'on garde précieusement enfouis au fond de soi, qui rassurentMalgré toute la technologie de pointe, rien ne pourra jamais égaler la profondeur des sentiments humains.

Merci Mamie du merveilleux cadeau dont vous m'avez fait le dépositaire : votre CONFIANCE.

TEXTE 5 – M.C. Perroux « Les nouvelles mythologies »

REVOLU !! Le temps de la vieille pomme fripée! Voici, l'ère du re-tendu, du re-lifté, du re-lissé....sus à l'affaissement, au relâchement.

Plus de place pour les vieux, les fripés, les chiffonnés, les ravagés de la face...La guerre de la ride est déclarée: un mot, un seul : BOTOX!

Savez vous qu'il est malsain de vieillir ? Pour vous mais aussi pour le regard des Autres...alors, REAGISSEZ !

Comment cerner, traquer, piéger la moindre marque du temps sur votre visage? Ne lui laissez aucune chance, sinon, demain votre miroir vous reverra l'image d'un champ de bataille, des tranchées de la Grande Guerre, que dis je? WATERLOO !!!

Le plus tôt est le mieux, pourquoi attendre ? Demain, il sera trop tard. La ride est sournoise, insidieuse; patiemment, elle creuse, elle creuse jour et nuit...

Les évènements de la vie n'auront aucune prise sur vous; ils glisseront sur une peau lisse et jeune....

Une éternelle jeunesse, ça vous dit ?

Mais alors, la bonne grand maman, championne de confiture, conteuse d'histoires à faire peur, prête à consoler sur des genoux accueillants est elle condamnée à devenir une super mamie liftée, botoxée, siliconée et qui, s'adressant à ses petits enfants dira :

"DouceMENT, mes chéris, les prothèses de mamie sont fragiles."

TEXTE 6 – Gérard Luzet

Nous étions trois graines au départ, jetées au vent, par le hasard. La première est tombée très très loin d'ici, de l'eau, un sol fertile, elle ne demandait que cela, elle n'a eut que cailloux, et argile. Elle a gardé longtemps l'espoir de repartir ailleurs, pour vivre et s'installer. Elle a espéré un peu de rosée, un peu de sève un peu d'ombre, mais de cela elle n'a eu. Vent chaud et soleil brûlant ont contribué à son trépas et les masses de granit et de silex n'ont rien arrangé. Mourir sans eau, sentir que sa carapace se rétrécit, se fendille ; que de soi, il n'y aura point de suite, rentrer dans le néant, l'obscur, et devenir poussière qui s'élèvera un jour, dans le cône d'un cyclone. Quelle horreur !

Pour la seconde, dès que le vent a cessé de tourbillonner, de vertige en vol plané le grand périple a pris fin, et pendant tout ce voyage entre deux turbulences, que de projets fous ! Vivre, s'installer, essaimer, retrouver une terre et y faire souche, s'imposer et offrir ces couleurs, ces odeurs aux insectes, aux humains. Les chances sont grandes, la réussite est possible, et la saison est propice. Dans ce monde de couleurs, ma palette trouvera place et mes rejets seront fiers. Certes il faudra s'imposer, installer ses racines, d'autres l'ont fait avant moi. L'oiseau noir a regardé cette graine, son bec a pris de l'élan et le grand projet s'est terminé dans un gésier obscur et malodorant garni de petits cailloux au milieu d'autres graines rouges et grises et la machine à broyer s'est mise en route. Beaucoup ont fait deuil, mais certaines assurent qu'il y a encore une infime chance ; moi, je n'y crois guère.

_ Monsieur l'ordonnateur du temps j'ai atterri un soir de Printemps, dans une terre sombre. Autour de moi depuis des lustres des végétaux prenaient leurs aises, je me suis fait petite le temps de me planter, d'installer mes radicules, captant un peu d'eau et cherchant la chaleur des rayons du soleil. Le monde de l'herbe est particulièrement raciste et hostile, seul les verts ont la parole, d'autres feuillus dépassaient les limites. Pour moi, la terre devrait être à tout le monde. Quand la voisine de gauche a eu des comportements tordus ou quand mon voisin écolo du devant me faisait trop d'ombre, j'ai remis tout ce triste monde à sa place sans trop de dégât. Je suis très fière d'avoir fait alliance avec

ces plantes venues de très loin qui se courbent au soleil couchant. Les
verdures de droite étaient un peu envahissantes. J'ai su mettre au point
une stratégie pour ne pas tomber dans leurs lianes. Celles du centre
étaient plutôt agréables et sensibles à ma peine ; elles venaient à mon
secours et cela était fort agréable. J'étais sur mes gardes quand des
plants en habits m'ont promis enfer et paradis. J'ai eu une vie de
combats et de luttes avec des ennemis souriants. Je suis et je resterai
une graine de choc, fidèle à mes idéaux. Bien campée sur sa tige elle
regardait autour d'elle, elle a loué le divin de lui avoir donné force et
santé. Autour d'elle aussi loin que son regard de plante pouvait porter
ce n'était que beauté, luxe et merveille. Aussi, Monsieur l'ordonnateur
du temps, quand cette pimbêche de Marguerite avec ses trois pétales
manquants faisait sa mijaurée en hurlantQui touche à mon corps
.....J'ai vu rouge, je ne lui ai pas laissé le temps de finir sa phrase et je
lui ai foncé dessus toutes épines dehors.

TEXTE 7

Qui touche à mon corps,
Ne me fasse aucun tort
Qui touche à mon âme,
Ne l'atteigne sans mal

Corps à corps perdu
Cœur à cœur déçu

Tu as fait le tour,
De mon fol amour
Ca vaut le détour,
Me garder toujours

Je ne reviendrai,
A toi, désormais
Que cœur libéré
Non emprisonnée

Il est un verger
Où fruit est péché
Et où vérité
Est la seule alliée

Nous parcourerons
Ensemble, irons
Courir vallons
Creuser des sillons

Vous reconnaîtrez
Pourrez vous y fier
Que fidélité
Est nécessité

Ils chemineront
Et las, finiront
Ensemble chanteront
La mère chanson

TEXTE 8

QUI TOUCHE A MON CORPS DEVOILE LE DECOR

IL Y A UN TAON
QUI S'ACCROCHE A TOI
PAR AMOUR DU SANG
IL Y A DU VENT
QUI VIENT CARESSER
TES DOUX MOLLETS
ET JE DEVINE LA CLE
DANS CETTE LUMIERE IRISEE
LORSQUE JE T'AI RENCONTRE
TU BUVAIS UN THE CITRONNE
ASSISE AU PIED D'UN TEMPLE
TU NE GASPILLAIS PAS D'ENERGIE
POINT DE MOUVEMENTS AMPLES
HEUREUSE DE TE SAVOIR EN VIE
ECCHYMOSE DE BONHEUR
SUR TES JOUES LA SAVEUR
DE TES TACHES DE ROUSSEUR
LE TEMPS A RALENTI
NOS PULSIONS SE SONT ACCELEREES
IL DEVAIT ETRE MIDI
JE NE ME SOUVIENS PAS DE L'ANNEE
QUELLE A ETE CETTE CHOSE NEE
CE LIEN FINEMENT TISSE
ENTRE NOS DEUX AUTOMNES
COMME UNE PAROLE QUE JE FREDONNE
AVANT L'ORAGE
JE VISAI L'ECLATEMENT DES AGES
LE SENS DE LA RENCONTRE
LE POUR ET LE CONTRE
LE DOS ET LE FRONT
LA REGULATION DE LA RESPIRATION
ET TES PREMIERES PHRASES
QUI FURENT A MON EGARD
SE SONT ISCRITES NATURELLEMENT
AVEC TON ACCENT
FEERIQUE ACCENT
QUI MORD LA VIE
COMME UN PETARD

DANS LA NUIT
EN OCCIDENT
SUR CE NAVIRE
QUI FROLE LE DELIR
NOS DEUX REALITES
SE SONT AGENCEES

ESPACE

ESPACE
INTIMITE
DECOUVERTE
EVEIL

PUIS VIENT LA SERIE DES NAUFRAGES
ET SA SURDOSE DE RAGE
J'AVAIS MIS LE TURBO
POUR FUIR TON EGO
TU AVAIS DECIDE LA GUERRE
ET MOI SENTINELLE A L'ENVERS
TOURNE EN DIRECTION DE LA CHAIR
AIMANT PAR-DESSUS TOUT SON CONTRAIRE
L'ESPRIT PRIS DANS LA CAGE
COMME UN INSECTE QUI SE CARAPATE
JE TOMBAIS DANS UNE FOURMILIERE DE MALENTENDUS
J'ETAIS DEvenu UN PARVENU
ET MES PARTICULES DE DIPLOMATES
SEMBLAIENT ETRE SORTIES D'UN AUTRE AGE
JE NE MEURS JAMAIS
DU FRIGO A L'EVIER
DANS MA CUISINE RELATIONNELLE
JE SORS LES POUBELLES
POUR LES LEGUER A LA SOCIETE
AINSI VA LA VIE
AINSI SOURIT LA CHANCE
JE COMMENCE UNE NOUVELLE DANSE
J'EXPERTISE UNE NEUVE CARROSSERIE
DE MOTS VULGAIRES ET NAÏFS
OU LE HASARD
N'A PLUS LIEU D'ETRE
MON DOMAINE EST LA POESIE
QUE JE SOIS GRAND OU CHETIF
ACCOUDE A UN BAR

OU SUR LE POINT DE DISPARAITRE
MON ROYAUME CE SONT LES MOTS
QUE J'ANIME COMME DES ANIMAUX
DERRIERE UN BOUT DE TISSUS
QUI LES CACHE DE LA VUE
DES PLUS CURIUEUX
LEUR OMBRE LES GRANDIT
ET LES REND AUX DIEUX
DE LA POESIE
ET MERCI
A EUX

MOI A L'ENVERS
MY LOVER

AMOUR DE MOI
JE VOIS LES CHOSES A L'ENVERS
ET JE TREMBLE ET JE TREPIGNE
SUR NOS PLATES BANDES REUNIES
TOI
TOI TU ES ENCORE UNE VIE
MOI JE SUIS DETRUITE
A JAMAIS DETRUITE
PAR LE SORTILEGE
ET SI LA THERAPIE EST L'OUBLI
ET SI LA THERAPIE EST LA CENSURE
JE SUIS UN TUEUR D'ETERNITE
JE PERD LE SANG DU TEMPS
A MESURE QUE TU M'IMPROVISES
DANS LE CELLIER DE LA MISS ETERNITE
TON EMPIRE EST LE FRUIT DES HASARDS
JE VOULAIS FAIRE UNE VIREE ICI
GOUTER LE FRUIT DEFENDU PAR TES SOLDATS
ET JE SUIS FOUTUE
RECONDUITE AUX FRONTIERES DE LA GALENTE COMPAGNIE
JE SUIS LA CONSCIENCE DE LA TUERIE DU TEMPS
ET ICI J'IMPROVISE LA NOIRCEUR HUMAINE
VIVANTE ENVAHISSANTE EVASIVE
RENDUE AU NEANT
POUR UNE PLUIE DE MISERE
MY LOVER

J'EN PERDS MON LANGAGE
JE PERDS MON AISANCE
JE PARS EN VACANCES
SUR CETTE ILE
OU IL N'Y EST PAS ENCORE IMPLANTE
COMME LE TISSAGE DE MA PEAU
CREATURE INTERROGATIVE
TOURNEE VERS L'EXTERIEUR
RESPIRANT L'OXYGENE SANS GENE
S'OUVRANT AUX AUTRES
REVANT D'AUTRES DIMENSIONS ANCESTRALES
ET TOI

TOI
TU NE PEUX PLUS ME TUER
ICI

ICI
C'EST ADVIENNE QUE POURRA
ICI
C'EST LA TRANQUILITE ASSUREE
ALORS VOICI
MES FRAGMENTS DE SOUVENIRS
VOICI
MES RUDIMENTS LEGUES PAR LE TEMPS
UNE PLUIE DE SAUTERELLES
DES PARASITES DANS L'OREILLE
MA VOIX QUI FAIT VACILLER LE SILENCE
DIABLE
JE NE REGARDE PAS A DEUX FOIS
JE SUIS UN ROI DES IMAGES
CERTITUDES ET GALANTRIES
ROI DES MISERES ET DES DEMOCRATIES
DU LANGAGE

SORTILEGE

DES ŒUFS
DE LA BEAUTE FACILE
TES SOURIRES QUI M'EMOTIONNENT
LE LENT DETOUR DU SERPENT
QUI TOUCHE A MON CORPS
REVELE LE SECRET DE L'EXISTER
TES VŒUX
SUR LA CONSOLE MILLIARDAIRES EN PIXELS
JE REVE D'ELLE DANS MES MOINDRES CONTOURS DANS LA VILLE
DE L'OVULE A SA PUPILLE DELICATE
ETRANGE AFFAIRE
QUE DE COTOYER L'INNOCENCE
PAR UN VOYAGE ORDINAIRE

QUI TOUCHE A MON CORPS
TOUCHE A SON CORPS
JE NE PUIS DIRE MIEUX
JE SUIS JALOUX ET COURAGEUX
ET QUAND LE SOIR ARRIVE

C'EST LA JUBILATION DE L'ECRITURE
QUOI REVER DE PLUS
QUE LE SUICIDE DU SILENCE
PAR LE SENS
ALORS ACCROCHEZ VOUS
ON DECOLLE

VOUS TOUCHEZ DES PARCELLES DE VERITE
SUR L'AVENUE LONGUE ET LARGE
DES ETATS REUNIS DE LA POESIE
VOUS ENREGISTREZ LES MESSAGES POSITIFS DE L'AVENIR
C'EST LA CLE CHARNELLE DU LENDEMAIN
LA MAIN TENDUE A L'ESPOIR
SORTILEGE
TES FORCES SE REVELENT PAR L'ECRITURE
SUR UN PAN
PAR LE SILEX
PAR LE DESIR
ET LA BRAISE
ET NOUS VEILLONS A PROLONGER
L'INSTANT
A ENTRETENIR LE FEU
A NOIRCIR LE BLANC TABLEAU
DE NOS ETATS D'EXISTENCE
SORTILEGE
NOUS DETRONONS
ENFIN
AEROPORT

QUI AURAIT CRU
QUI AURAIT SU
QUE JE BRANDIRAIS CETTE TORCHE
POUR SIGNIFIER
LE MONDE LIBRE

QUI AURAIT CRU
QUI AURAIT SU
QUE JE COTOIERAIS
MES EMOTIONS

ET J'EN PLEURE
DE LIBERTE

TEXTE 9 – Boube-BéMol « Qui touche à mon corps »

Qui touche à mon corps....me ramène à la vie ! Oui, à la vie ! Question de vie ou de mort : c'est la vibrante supplique d'un corps, difforme, informe, tétraplégique, l'horreur, sans cri, ni terreur. Ci-gît, moi, vivant dépourvu, mutique, clôturé dans les ressassements funestes de mon monde cafardeux, où je vis de ne pas vivre ; ce tronc sec, inerte, disloqué, sans bras- le- corps, couturé de lésions, cloué, à l'horizontale, immobile dans ce fauteuil roulant, comme dans un cercueil métallique à défaut de trône, exhibe son indignité répulsive, larvaire, véritable insulte à la grâce. Ce corps blanc comme un linceul, légué à la médecine, dépendant, aux bons soins du seul « corps médical », sous les néons hygiéniques de l'hôpital, le lit, la chambre, les perfusions, les couloirs comme lignes d' horizon, tristesse mortelle ,ce corps, c'est le mien :squelettique enveloppe corporelle de chair détruite, à ne plus rien entrevoir au-delà des frontières de ce corps, la douleur collée à mes os, je suis un fantôme parmi les humains ;dans une suprême solitude, j'apprivoise la mort, inscrite dans mon corps .De ce corps désossé, morceau de viande asexué, implore, pourtant, un regard éperdu, au décodage invisible, mais apte à voir de la beauté, là où le regard convenu ne la voit pas ; risquez vous, je vous en conjure, par delà la vision d' épouvante de ce corps en miette, et considérez mon regard, suivez mon regard, percez mon regard, lisez mon regard traversé d' éclairs tragiques, efforcez vous d'en capter les vibrations ,apte à toucher avec mes yeux comme avec des mains ,perceptions tactiles à fleur de peau, et, pour être attentif à l'âme et au corps qui s'enfoncent dans la détresse, vous m'entendrez, alors, hurler de rage ! Car, même, si rien ne frémit sur ma face, emprisonné dans la carapace vitrifiée de mon propre corps, là, où siègent mes émotions, où martèlent de vives palpitations, où raclent les déchirants secrets intimes, mon regard cherche dans le désert de ma vie, le goût de la vie. Ne pourriez-vous envisager une seule seconde, que, infiltré sous la tragédie, comme une impulsion de vie galvanisante accrochée aux tripes du monstre que je suis, mon corps puisse exsuder tant d'amour que personne n'ose recevoir ! Le pourriez-vous ? Si vous saviez !

Qui touche à mon corps, vite !vite ! Pour lacérer ce corps givré, en décomposition, je mendie depuis l'aube des temps une étreinte, douce comme une caresse de soie, poudrée d'or, étreinte qui parfumerait ma charpente et décuplerait l'intensité de la présence qu'elle peut paradoxalement faire naître de l'absence. Vite ! Vite !!

Qui touche à mon corps, entaillerait, alors, ce bloc de douleur, transpercerait ma peau, traverserait ma membrane pour tenter de réanimer ce squelette gagné par la mort.

Qui touche à mon corps en lambeaux, oserait alors, affoler cette chair liquéfiée, suppurant le désir, tellement suffocant, qu'elle exhale une plainte aigue, comme un parasite qui la dévore.

.Qui touche à mon corps s'emparerait de ce désir souterrain, déguisé en fureur, qui me vrille la tête

Qui touche à mon corps irriguerait ce corps paralysé, fouillerait ce corps aux ailes rognées, aux élans amoureux brisés dans son absence totale de perspectives, et qui quémande, pourtant, la précieuse offrande des sentiments !! Mes pulsions recouvertes d'une chape de plomb, mes entrailles, cependant, bouillonnent toutes entières. De mon regard, seule expression vitale, avec mon sexe, et les palpitations de mon cœur, d'être, encore, malgré tout, dans la vie, s'évadent, tel un arrêt sur image, permanent, et, sur grand écran, des tentations, hautement toxiques qui dynamiseraient ma carcasse, si...

Qui touche à mon corps, ne serais-ce qu'apposer des doigts sur ma peau prête à se rompre, de ne sentir qu'une fois, même une fois seulement, des mains affectueuses qui s'imprimeraient sur ma peau, comme un tatouage, ne serais-ce que le frôlement d'une bouche pour ressentir ce premier baiser, inaugural, sur mon visage et mes lèvres avides, ou ne serais-ce une simple effusion, une esquisse de tendresse !

Qui touche à mon corps, ne serait-ce qu'effleurer mon sexe, éludé à force, pourtant lourd et tendu à chavirer vers un impossible point, ce sexe, bel et bien valide, lui, saillant, rempli à ras bord, au bord de la déflagration, afin qu'il en éprouve, ne serais ce qu'une fois, une fois seulement, dans une extase virginale sans retenue, les tressaillements incandescents, et, que défaille, enfin, oui, enfin, mon cœur !

Qui touche à mon corps m'extrairait, alors, de ce sommeil sans réveil d'une vie vouée à attendre une percutante rencontre, un embrasement des sens, une commotion à exalter un impossible caresse ! Muré dans les cauchemars jamais éteints de mes lancinants tourments, de mon chagrin glacé, mentalement dévasté par l'indicible privation de la parole, dans le peu d'air où je cherche toutes les réponses, à bout de souffle, à ne pouvoir inspirer sous les jupes des filles, bien impuissant à décocher, même une simple œillade, mes yeux se consomment, concupiscent, et poussent de hauts cris vers d'éphémères éblouissements ; mais, qui entend ces cris inarticulés, assourdissants, qui, qui ? Qui l'entend, mon attirance impérieuse pour le corps féminin, objet de mes frasques, obsédante attraction érotique, magnétique, secrète dévotion sublimée, enfiévré de vous, je vous rêve, vous vénère, madame, à en crever d'envie comme une envie pressante, comme un meurtre la faim qui vous dévore des yeux, en quête de liaisons dangereuses, de frissonnants vertiges, le diable au corps !! Mais, ces cris du cœur qui jaillissent de mes asphyxiantes ténèbres, extirpés du silence, des profondeurs de mes décombres, qui les entend, qui ?

Alors, qui touche à mon corps, dans une ultime incantation du corps féminin, ne serait-ce qu'une fois, m'insufflera de l'air vital, me sauvera la peau et déjouera la mort !

Qui touche à mon corps, vite ! vite !

Question de vie ou de mort ! Car, j'en crève ! Oui, j'en crève dans ma solitude retranchée, de ce désastre immobile ! J'en crève, par delà cette impossibilité de la parole à sonder la violence intérieure propagée dans mon squelette mis en pièce ; j'en crève de cette souffrance sans cesse ranimée. Oui, j'en crève à brailler, éperdument, à vide, sourds que vous êtes à capturer l'ouragan qui tempête sous mon crâne, aveugles à aspirer mes désirs avouables. Mon chemin de croix sans rémission ravage mon existence et m'entraîne, mort même vivant, vers une mort lente, malédiction d'un destin sans issue : celui d'un corps, mon corps, qui survit de ne plus croire à d'imperceptibles pouvoirs sur lesquels s'appuie mon imaginaire ; au-delà de la sublimation nichée dans les fantasmes qui me font battre le cœur, et, ou s'enracinent mes démons, désormais, rode la folie. Entre espérance et chimère, pour ne pas m'accommoder de l'intolérable, j'ai tenté d'inoculer, dans mon corps, des sortilèges, des croyances aux contes de fées, de répandre dans mon corps des particules irréelles, euphorisantes, de libérer de grandes gerbes d'étincelles dans le seul dessein de séduire et attendrir les étoiles, de décrocher la pleine lune et de côtoyer le sexe des anges, voluptueux, luxurieux, vertigineux, si sordide soient-ils : en vain ! Point de miracles, point de belle au bois dormant, d'ensorcellements, mirages d'amour !! Mon corps saccagé défie les lois du temps, là où s'affaisse en silence, ma jeunesse fracassée, et, le temps creuse, inexorablement, l'inassouvissement de mes incendies intérieurs ; une réalité avilissante qui porte le coup de grâce d'une vie suspendue à un fil : Qui touche à mon corps !!!

Naufragé inconsolable, dans l'insupportable indifférence à mes affres, je capitule, à bout de force, anéanti, las de me cogner aux douleurs muettes, inextirpables, irrespirables, incommensurables. Je plonge, sans bruit, dans une vertigineuse descente vers l'enfer du désespoir, pour mettre fin à mon voyage au bout de ma nuit, ultime clignement de l'œil en guise d'épithaphe ! Qui touche à mon corps,Qui touche à mon corps... Qui touche à mon corps.....

TEXTE 10 – « Amours plastiques »

Mon amour ! Mon amour ! Non... ne me caresse pas... Laisse mes seins ! Viens ! Viens plutôt t'asseoir à côté de moi et regarde ce catalogue, regarde page 25, regarde ces prothèses mammaires rondes à profil bas à seulement 723 euros.

Oh mon amour ! Comme je te plaindrais ainsi !

Chéri ! Chéri ! Laisse tes mains sur la table et regarde-moi, regarde-moi dans les yeux. Mes pauvres yeux marron... Tu sais ce qu'on dit, chéri : yeux marron, yeux de Oh chéri, offre-moi de beaux yeux violets ! Approche-toi de l'écran, regarde ceux-là, ils s'illuminent le soir. Laisse-moi devenir féline pour toi la nuit.

Mon bien aimé, ne m'embrasse pas, ne t'approche pas de mon nez, il est trop laid. Oh, mon tendre amour, pourquoi ne prendrais-tu pas rendez-vous à la clinique du docteur Mabuse ? Mon bien aimé, fais de moi ta Cléopâtre !

Non ! Non ! Mon nounours adoré, ne remonte pas ma robe. Mes trois grossesses ont fripé mon ventre, ramolli mes fesses et boursoufflé mes cuisses. Il ne te reste pas un peu d'argent sur ton livret A ? Une liposuction arrangerait ces quelques défauts !

Mon Lulu, non ! Non ! Aïe ! Pas sur la table de la cuisine ! Arrête ! Tu sais bien que je ne peux plus lever ma jambe... Mon Dieu... Il faut absolument que tu trouves ces 2000 euros pour ma prothèse de hanche. T'en as parlé à l'oncle Albert ?

Bas les pattes, Lucien. Nous avons passé l'âge et ma descente d'organes n'arrange rien. Tu as bien commandé le taxi ? Je te rappelle que j'entre à l'hôpital demain.

Salaud ! Lâche-moi ! Ne me touche pas ! Non ! Non ! Qu'est-ce que tu fais ? Lâche-moi ! Où me traînes-tu ? Non ! Pas dans la poubelle jaune !

TEXTE 11

Que c'est beau dit « l'étoile Soleil » regardant à travers ses jumelles!!!! toutes ces planètes, tous ces astéroïdes et ces comètes qui tournent autour de moi. J'ai l'impression d'être née hier et pourtant je suis très très âgée. A partir de 4 milliards d'années, je n'ai plus compté !

Je suis le centre du système solaire et je fais partie de cette galaxie que l'on appelle « Voie Lactée ». N'est ce pas ?

Oui! Répond la Terre. Nous en faisons tous partie et tu es une des étoiles parmi les milliards qui la compose, seulement tu es la seule source d'énergie et si je te tourne autour c'est pour recevoir de tous côtés, tes rayons qui donnent la vie sur ma belle planète bleue. Je tourne autour de toi comme la Lune tourne autour de moi. Très drôle! Non !

Non! dit l'élégante Saturne. C'est moi la plus belle avec mes anneaux très brillants qui me parent comme des bijoux, au cou d'une reine. On m'appelle d'ailleurs « le seigneur des anneaux » et ça me va très bien. Vous ne trouvez pas ?

Oui! dit Mercure, la messagère. Je suis celle qui est la plus près de toi c'est pourtant Vénus qui est la plus chaude et la plus brillante et Uranus qui est la plus froide.

En effet ! Répond la lointaine Uranus, je suis la plus froide parce que la plus éloignée. Ma si jolie couleur bleu vert est le résultat de l'absorption de la lumière rouge par le méthane et non pas la couleur de mes yeux. Dommage ! Non !

Non ! Non c'est moi la plus éloignée dit Neptune, je ressemble à Uranus comme une sœur. Mon atmosphère est beaucoup plus perturbée et j'ai des vents très violents. Brrr !!

Moi ! Dit la volcanique Vénus, je suis un peu spéciale, je tourne à l'envers par rapport aux autres planètes, ce qui fait que chez moi tu te lèves à l'ouest et tu te couches à l'est. De plus je possède énormément de volcans qui me donnent ma jolie couleur orange. Je suis un guide pour tous. On m'appelle « L'étoile du berger ».

Oh ! Dit la foudroyante Jupiter. Je suis la plus volumineuse, j'envoie des éclairs, j'ai une grande tâche rouge secouée par de fortes turbulences et je suis parcourue par des vents violents.

Attends! Répond la guerrière Mars. Je suis là moi aussi. On m'appelle «la planète rouge» à cause des hématites contenues dans mes minéraux. Jadis, j'ai eu de l'eau moi aussi et peut-être ai-je abrité la vie? Maintenant je n'ai qu'une jolie couleur rouge que les autres m'envient.

On m'a reléguée à un rôle de planète naine au lieu d'être la huitième planète du système solaire dit Pluton. Je ne suis pas très contente mais je dois bien m'en contenter.

C'est bizarre! Dit le Soleil... à part la Terre, vous avez toutes des noms de Dieux ou Déesses grecs ou romains, mais ne vous prenez pas pour des stars pour autant ; vous n'êtes pas les seules à tourner autour de moi.

Des astéroïdes, les comètes, infatigables voyageuses, passent dans mon univers et beaucoup de corps célestes ont besoin de moi, de mon rayonnement de ma chaleur pour pouvoir existerMais personne ne peut me toucher C'est bien moi la star et je suis très fière de moi!

« JE DOIS ETRE NÉE SOUS UNE BONNE ÉTOILE» AH AH AH

TEXTE 12 – Sylvie « Qui touchait à mon corps... je lui fermais la porte »

J'aurais pu commencer cette histoire par «il était une fois», car quand j'étais préado, j'étais une princesse, une vraie: jolie maison, parents aimants, dessus de lit en stuc rose et dentelle sur la table de nuit ; je vivais en haut d'une tour d'illusion dans une ville du sud de la France. Je passais mon temps à lire.

Des romans d'amour, des contes de princes vaillants et de princesses amoureuses, des histoires où la fin était une promesse de commencement,

Tout mon temps libre était consacré à ces lectures, Je m'allongeais dans ma chambre rose, au lit rose et aux livres roses, un roman à la main.

Il m'arrivait de me réveiller les marques d'un livre sur le visage...

Un jour que jeune fille, je demandais à ma mère ce qu'était l'amour, celle-ci me regarda un sourire désolé sur le bord des lèvres et me répondit qu'elle ne savait pas ; elle n'avait jamais aimé mon père ni aucun homme.

L'adolescente fleur bleue que j'étais en resta là et pensa que si ma mère n'avait pas connu l'amour c'est que peut être il n'existait pas et décida de ne plus lire des romans à l'eau de rose, qui parlaient de choses qui n'existaient pas.

Mais j'étais très déçue, j'avais le sentiment que tous ces livres qui m'avaient par leurs histoires si romantiques tenus en haleine, m'avaient menti.

A défaut de serrer le poing je serrai mon vagin de rage, de déception.

Je grandis et rencontrai des garçons, aucun n'avait le droit de toucher mon corps, aucun ne le méritait, les hommes n'avaient pas intéressé ma mère, il n'étaient donc pas intéressants, ni fiables peut être..

Ne me disait-on pas « les hommes proposent, les femmes s'opposent »

Je ne savais pas que je pouvais aussi disposer...

Un jour je tombai amoureuse et décidai d'offrir à mon amour ce que je pensais avoir de plus précieux mais aussi de plus difficile à donner.

Mais en même temps l'amour physique me dégoûtait, il devait être bien sale et trivial si ma mère et la mère de ma mère n'abordaient le sujet qu'à voix basse et avec honte.

Et je ne pus...

Mon corps était inaccessible, des muscles en bloquaient l'entrée...un os à la place de la douceur.

Mon amoureux essaya mais n'arriva pas, la porte était fermée,
impossible de faire l'amour.

J'étais immensément triste, je ne comprenais pas, j'avais envie d'être
comme les autres, de connaître ce plaisir, ce bonheur même, d'après
ce que je lisais dans les journaux, je vis des médecins, des
psychologues, mais rien n'avancait, j'étais une citadelle inviolable.
Alors mon prince me parla, des jours, des nuits, il défit la pelote de
pression que j'avais subie, il ne me brusqua pas, ne me culpabilisa pas,
il enleva à force de patience et de tendresse les couches de
malentendu et d'éducation malheureuse que j'avais reçues.

Et un jour il put rentrer.

Et je pleurai de joie

Sylvie

TEXTE 13 – « D'un corps à l'autre »

Depuis des heures, elle avance comme à reculons. La route s'étire, triste ruban grisâtre. La poussière est si épaisse que très vite cette bande imaginaire disparaît, mirage éphémère, chaleur suffocante écrase sa pauvre tête misérablement penchée sur sa poitrine. Elle souffre. Son dos lui fait mal à chaque tressautement de la vieille voiture. Les ornières de la piste sont de véritables fossés qu'il faut franchir. Elle passe sa langue humide sur ses lèvres crevassées et desséchées par les piqûres du sable brûlant. Elle se demande quand ce long voyage prendra fin, quand elle pourra allonger ses jambes endolories. Elle a soif mais la bouteille d'eau dans le plastique déformé par la chaleur est hors de portée de main. « De l'eau » lance t-elle aux hommes assis sur le siège arrière du véhicule. Mais ses mots se perdent dans le bruit infernal du moteur et les passagers de la voiture sont bien trop absorbés par leurs discussions animées avec le conducteur pour se soucier de cette femme en détresse. Le périple continue sur cette route improbable et les effets délétères de cet inconfort commencent à se faire sentir. Une crampe soudaine et violente immobilise son pied droit. Comment bouger dans cet huis clos sinistre ? La douleur est de plus en plus vive mais elle a résisté à de bien plus grandes souffrances. Le corps recroquevillé sous l'ample tissu bleu, cette immobilité totale lui donnent l'apparence d'un sac posé là, depuis des heures. Elle n'en peut plus dans cet espace étréci où la chaleur l'écrase comme une chape de plomb. Elle suffoque dans ce vacarme assourdissant au milieu de ce désert de pierres et de sable. Elle veut de l'air même si le ciel et la terre se confondent dans cet univers aride, hostile et durement minéral. Elle se dit qu'il ne faut surtout pas dormir, qu'il faut garder le cerveau en éveil. Elle regarde le ciel d'un bleu laiteux sans variations de lumière. Elle se voit petite fille, assise sur les genoux de sa mère dont le corps las distillait sans compter des trésors de douceur. Elle rêve de couleurs dans ce hayon lugubre, ballottée par les secousses chaotiques de la voiture. Il y avait des fleurs dans le jardin de son enfance. Des parfums suaves embaumaient la maison au crépuscule. Elle s'endormait sur des pétales de jasmin, les narines frémissantes. Il y avait aussi un puits dont l'eau fraîche et limpide apaisait les corps brûlés par le soleil. Mais elle n'en peut plus ; ses pensées deviennent confuses. Résister ? Pourquoi faire ? Ses forces l'abandonnent. Elle se rend. Et comme si la burqa ne la cachait pas suffisamment, elle s'enroule dans le tissu épais comme pour cacher ce corps brisé, comme pour échapper à sa vie, une vie

sans lendemain tendu. Aujourd'hui, elle a mille ans et son corps silencieux s'enfonce dans les sables mouvants.

Au même moment, à des milliers de kilomètres de cet enfer terrestre, une belle jeune femme descend d'une limousine noire. Corps élancé, longues jambes parfaitement galbées, elle marche avec grâce et élégance, chaussée de talons vertige. Un homme grand, habillé avec goût, l'enlace d'un geste tendre et dépose un délicat baiser sur les lèvres rosées de sa compagne. Le bonheur éclate sous le ciel azuréen. Les palmiers agitent doucement leurs palmes. On dirait les photographies d'un magazine de quai de gare. Pourtant il n'en n'est rien ! Ce couple de jeunes mariés s'offre quelques moments rares pour leur lune de miel. L'homme fredonne à l'oreille de sa femme : « corps de déesse, arabesques de tes bras, mon ciel enlacé »

Il se sent d'humeur taquine et la poésie le rend très attachant. L'épouse, visiblement très amoureuse, sourit à son poète de mari. Ils se dirigent vers la piscine de ce palace choisi pour le calme qui caractérise cet endroit magique. Allongés au bord de l'eau, les deux amoureux regardent au loin la mer d'un bleu absolu et leurs yeux s'attardent sur le ciel dont les nuances de rose et de violet se confondent comme sous le pinceau d'un artiste. Madame commande un verre de Chardonnay, ce vin frais et fruité aux délicieux arômes de pêches jaunes et d'abricots. Elle aime ce breuvage délicat qui lui va bien. Monsieur prend un grand verre d'eau fraîche et contemple sa femme, le regard protecteur. Ils flottent, ils volent, ils s'aiment et cela se voit. L'homme prend sa femme par la main et l'entraîne dans l'eau. Douceur exquise que ce contact sur leurs corps chauds et reposés. Ils nagent en totale harmonie ; leurs corps se frôlent puis se séparent pour mieux ce retrouver. Enlacés, ils se regardent, longtemps, tendrement. Ruisselants, ils sortent de l'eau pour se glisser dans des peignoirs douilleux. Etendus sur des matelas moelleux, ils commencent à somnoler. Leurs mains se touchent délicatement puis leurs doigts se mêlent avec plus de vigueur. Le temps s'est arrêté. L'homme se lève avec une nonchalance naturelle, un certain détachement face aux choses de la vie car il est bien décidé à laisser beaucoup de place à ses rêves. En fait, ce qui est simple est sain. Sa femme se lève à son tour et, serrés l'un contre l'autre, ils regagnent leur somptueuse suite dans ce palace perché sur un piton rocheux. Les yeux remplis d'un désir impérieux, ils s'élancent vers l'ascenseur pour finalement monter les escaliers quatre à quatre comme des adolescents pressés d'assouvir un désir trop longtemps contenu. Quelques heures plus tard, ils sont confortablement assis à la terrasse de l'hôtel pour un dîner aux chandelles. De la buée se forme sur les coupes de champagne. Ce tendre époux parle beaucoup, il est

plein de cet humour qui rend les hommes irrésistibles. La jeune épouse rit tout en buvant les paroles de son amoureux. Elle lui dit qu'il est drôle et il rougit un peu. Il lui dit qu'elle est belle et elle lui sourit avec une infinie tendresse. C'est vrai qu'elle est superbe dans cette robe noire qui laisse voir son dos hâlé admirablement sculpté. Un vent léger venu de la mer fait frissonner son corps embelli par l'amour. Ses longs cheveux blonds caressent son visage à moitié caché dans l'obscurité du crépuscule, étonnant clair obscur. La soirée sera longue, gaie et douce. Ils ont du temps pour profiter de la nuit qui s'annonce aussi belle que le jour. Et plus tard, bien plus tard, avant de s'endormir, ils se blottiront l'un contre l'autre, dans un lit immense comme la mer, leurs corps nus, alanguis, rassasiés par les délices de l'amour.

Violette C

TEXTE 14 – Camille Delagrance (10 ans) « Un pardon plus fort que tout »

En 1968, dans une ville appelée Saigon, au Vietnam, vivait une jeune fille du nom de Yen. Elle avait 16 ans. Elle allait régulièrement chercher de l'eau à la rivière et elle travaillait beaucoup à la maison. Yen était la plus jeune, cependant elle travaillait quand même. Parfois elle était obligée de mendier dans les rues à la demande de certains riches européens venus en Asie pour exploiter des enfants. Elle en avait très peur car il la battaient lorsque son butin était trop pauvre. Yen avait les yeux bleus. Ils étaient comme des perles de rosée toutes fraîches. Elle avait une peau mate mais elle était meurtrie par des coups. Yen était habillée d'une simple robe en coton. Sa robe était grise. Sur son visage on pouvait lire des expressions de peur et de dégoûts.

Un jour qu'elle allait chercher de l'eau à la rivière des avions arrivèrent. Ils étaient vert kaki et imposants, il y avait des drapeaux américains dessus, Yen le savait elle l'avait entendu car son frère allait à l'école. Elle courut jusque chez elle, prévint sa famille et sortit avertir ses voisins. Ces avions venaient aider le Vietnam du sud en guerre contre le Vietnam du nord. Hélas, une fois sortie de chez elle les avions commencèrent à bombarder le village ... Yen reçut des éclats de bombe incendiaires sur son corps ... Elle s'écroula par terre pendant que les bombes recommençaient à siffler autour d'elle.

Sa mère qui arriva un instant après la découvrit brûlée à certains endroits. Elle s'effondra par terre en pleurant toutes les larmes de son corps. Son père était déjà parti pour la guerre.

Une fois les avions partis et le village dévasté, une équipe de secours arriva. Ils emmenèrent Yen à l'hôpital humanitaire et la mirent sous perfusion. Quelques mois plus tard elle sortit de l'hôpital humanitaire. Hélas son corps était contusionné. Les gens la scrutaient comme un démon. Ils l'insultaient et la regardaient d'une façon hautaine. Elle se sentait mal et se voyait prisonnière de son corps meurtri jusqu'à la fin de ses jours. Elle prenait peu à peu conscience de sa différence et en souffrait énormément. Elle n'avait plus la force de se rendre dans les lieux publics et ressentait des douleurs atroces. Elle n'était plus libre de vivre comme avant...

Dix ans plus tard, elle rencontra l'auteur du bombardement, elle eut un choc... Ses pensées s'embrouillèrent dans son esprit. Soudain l'aviateur fit un pas vers elle et lui demanda pardon... qu'elle lui

accorda. Quelques mois plus tard l'aviateur lui paya des soins de chirurgie esthétique en Europe, et lui demanda sa main ... qu'elle accepta.

Explication :

J'ai écrit ce texte pour représenter la misère des pays d'Asie, pour ces pauvres enfants qui ne peuvent pas vivre comme les autres. Tandis que nous, nous nous prélassons dans nos belles maisons. Eux se traînent les corvées les plus dures et se font exploiter. Je l'ai aussi écrit parce que le pardon est très bien représenté dans cette histoire inouïe. Cette histoire est vraie et c'est pour cette raison que je l'ai choisie: pour ce pardon inoubliable. Je voulais retracer cette histoire en appuyant énormément les blessures physiques des enfants d'Asie. Si vous vous auriez fait regarder d'une façon hautaine ou bien alors qu'on vous aurait pris pour un démon, vous vous rendriez compte de votre différence par rapport aux autres et je peux vous dire que : CA FAIT MAL !

0 0 0 0
0
0 Pour les enfants d'Asie ! 0
0 0 0
0 0 0

TEXTE 15 – « Le froid »

Toute petite déjà, elle aimait les tissus ... Il faut dire que sa maman, couturière, ne l'en privait pas.

Elle aimait toucher la soie délicate, le velours doux comme la neige, et surtout le cuir froid qui lui donnait l'impression de toucher la mort elle-même.

Oui, elle savait que la mort était froide.

Alors qu'elle avait tout juste 4 ans, elle s'était glissée dans le lit de sa grand mère, comme elle le faisait à l'accoutumée à chacune des vacances, Sauf que là, sa grand mère ne l'avait pas accueillie dans ses bras tout chauds qui sentaient la lavande.

Et puis, sa maman était entrée dans la chambre, avait poussé un oh et vite extirpé du lit en disant qu'il ne fallait pas, que grand mère ne pouvait plus répondre, qu'elle était partie au ciel.

Alors, elle avait maudit ce ciel qui avait tout d'un coup glacé sa grand-mère et l'avait rendue muette ...

Et puis ce froid, c'était comme s'il était entré en elle, comme si c'était devenu un presque ami, à peine inconfortable, qui lui rappelait sa grand-mère, les derniers instants d'intimité partagée dans la chambre mortuaire.

Et plus jamais elle n'avait voulu retourner dans la chambre de grand-mère.

C'était pourtant dans cette maison qu'elle et ses parents habitaient désormais et là que sa maman exerçait la profession de couturière.

Valentine, disait sa mère, arrête un peu de tripoter mes pièces de tissu. les clientes n'attendent pas, et j'ai du travail... si tu me mélanges les patrons des commandes, je vais me faire gronder.

Mais cela était dit avec tellement de douceur dans la voix que Valentine continuait à se lover dans les étoffes, à se parer de couleurs, de drapés et elle était princesse, aventurière, fée, ou dame du monde comme les clientes de maman qui arrivaient toujours avec des robes merveilleuses et enveloppées de parfums délicats.

Alors, il lui semblait parfois que le froid de son coeur se faisait moins sentir, que le fait d'être là, enveloppée de textiles la réchauffait un peu de l'intérieur, que son corps laissait passer du chaud, du léger, du doux

....

Un jour qu'elle était cachée sous la table de travail, allongée au milieu des chutes de tissu, bercée par le bruit de la machine à coudre, elle sentit quelque chose de dur sous sa tête.

Elle fouilla dans les étoffes et découvrit un petit chat endormi. Tout d'abord elle le crut mort tant sa respiration était faible. Sans doute, la chatte des voisins qui venait souvent l'avait abandonné là juste après sa naissance.

Valentine poussa un petit cri en découvrant la boule de poils roux toute tiède.

Puis elle chercha un morceau de tissu, enveloppa le petit animal et le prit contre elle en lui chantonnant des chansons venues de loin, du temps où sa grand mère l'endormait de sa douce voix, du temps où le matin elle allait se blottir contre elle et que le parfum de violette accompagnait les ritournelles, où son corps chaud de petite fille lui semblait léger et uni à celle qui la rassurait.

Discrètement elle se leva, monta l'escalier qui conduisait au deuxième étage de la maison et ouvrit la porte de la chambre où presque rien n'avait bougé depuis la mort de grand-mère.

Et là, elle se hissa dans le haut lit de bois, se glissa dans les draps rêches et s'endormit avec le chaton posé sur son cœur.

Lorsqu'à la nuit tombée, son ouvrage terminé, sa mère la découvrit là, elle prit dans ses bras la petite fille et son précieux fardeau, et les déposa tous les deux dans le lit d'enfant.

Le chaton devint un beau matou roux, Valentine découvrit avec lui la douce chaleur d'un compagnon espiègle et doux.

C'est dans la chambre de sa grand-mère qu'elle emménagea bientôt, et souvent par la fenêtre ouverte, on peut l'entendre les soirs d'été fredonner à son chat les chansons du temps d'avant, chansons douces qui s'envolent vers un ciel désormais limpide et prometteur.

TEXTE 16 – Marie-Jo Duranton « La déclaration »

Pas une ligne, pas un mot depuis le matin ; la page blanche semblait la narguer. D'habitude, elle jouait avec elle, faisant des tentatives, partant sur une idée, la regardant se développer ou au contraire s'étioler, revenant en arrière en effaçant les caractères, tout est si facile sur l'ordinateur ! On pouvait commencer un roman et se croire aux premières pages, la future nouvelle prodige de l'écriture, puis, quelques lignes plus tard, rageusement, tout supprimer ! Trop nul vraiment, à refaire. Mais aujourd'hui c'était différent, plus profond, plus désespéré, un véritable blocage ! Tout ça parce qu'une conversation la veille l'avait bouleversée, paniquée ! Ses idées s'en trouvaient complètement brouillées, impossible de se concentrer. Elle essaya vainement de se ressaisir, mais non, rien à faire, elle tremblait, avait des vertiges, son cœur cognait douloureusement dans sa poitrine ; il lui sembla étouffer soudain. Elle quitta sa table de travail et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit largement, respirant l'air vif qui pénétrait dans la pièce ; cela lui fit un peu de bien, quelques secondes seulement. L'angoisse était toujours là, les tremblements aussi et elle eut soudain envie de tout détruire, de se détruire. Avec une sorte de rage désespérée, elle revint à son bureau et balaya d'un geste violent tout ce qui s'y trouvait ! Stylo, crayon, gomme, presse-papiers, photos de famille, vase et son contenu, rien ne résista à sa colère ! Le clavier de l'ordinateur prit le même chemin, l'imprimante suivit ; elle haletait, tout cela lui demandait un effort colossal mais elle ne s'arrêta pas ; elle se tourna vers les étagères qui subirent le même sort, tout leur contenu rejoignit sur le sol les objets du bureau ; elle aurait continué son œuvre destructrice mais un coup de sonnette la surprit et stoppa net son délire ! Épuisée, hagarde, elle eut l'impression de se réveiller et regarda autour d'elle avec effarement !

- *Qu'ai-je fait ? Mais qu'ai-je fait ? Je suis folle, folle à lier*, murmura-t-elle !

Un deuxième coup de sonnette la fit sursauter, et une voix à l'extérieur, anxieuse, lui demanda si tout allait bien.

A ces mots, toute sa rage revint et elle se rua sur la porte qui fut ouverte avec violence !

- Si je vais bien, tu me demandes si je vais bien, tu te fous de moi ! Après ce que tu m'as dit hier soir, comment veux-tu que je sois au top de la forme ; rien ne va, je ne sais plus où j'en suis, mais tu t'en moques ! Tu voulais faire ta déclaration, me mettre au pied du mur et que je réponde à ta demande, à la minute, après toutes ces années

d'amitié, de camaraderie ! On s'entendait si bien ainsi, pourquoi tout gâcher ? finit-elle en larmes.

- Parce que je ne pouvais plus me taire, parce que je t'aime ; pas en bon copain mais comme un homme amoureux d'une fille formidable et qui en a assez de jouer la comédie, et qui est certain que tu l'aimes aussi, et qui veut t'épouser tout simplement, dit-il d'une voix douce.

- M'épouser ! Mais tu m'as vue ! Qu'est ce que je peux t'apporter ? Intellectuellement, c'est vrai, je le concède, nous sommes sur la même longueur d'onde mais physiquement, tu y as réfléchi ? Qui touche à mon corps... Elle laissa la phrase en suspens.

- Qui touche à ton corps, vas-y, finis ta phrase, qui touche à ton corps est un homme mort ! C'est ça que tu voulais dire ?

- Non, je voulais dire qui touche à mon corps ne rencontre que la mort ! Rien, je ne ressens rien et ne peux rien donner ; je suis morte à partir de la taille, quel genre de vie imagines-tu pour nous, pour toi surtout, l'abstinence a des vertus mais point trop n'en faut ! Tu te laisserais vite, je serais désespérée, tu partirais et tout serait à reconstruire...

- Les murs de la forteresse dans laquelle tu t'es enfermée, c'est ça ? Allons, fais preuve de courage, avoue simplement que tu m'aimes et ensemble, je te le jure, nous ferons face et construirons au contraire un paradis ouvert sur le monde. Ton fauteuil roulant, je m'en fous ; ton corps mort, j'en suis sûr, n'est qu'endormi, et je ferai tout pour le réveiller, sois en certaine ! dit-il d'un air fanfaron et tendre à la fois. Tant de couples bâtissent leur histoire uniquement sur le sexe ! Nous, nous commencerons par la douceur, avec patience, nous dessinerons notre carte du tendre, avec ses codes et nous accosterons sur des rivages inconnus. A deux, tout sera plus facile ; ne me repousse pas, j'ai tant besoin de toi.

Le regard qu'il posait sur elle la brûlait ; elle souhaita ardemment pouvoir répondre à sa prière. Mais des scènes de sa vie quotidienne défilaient dans sa tête, à toute allure, avec leurs contraintes, tout ce que lui imposait sa condition, et elle secoua la tête, les yeux pleins de larmes.

- Stop ! Arrête le film que tu te joues ! Je t'aime, tu m'aimes, le reste on s'en fout ! Je te signale que nous avons du ménage à faire, côté rangement, ici, ça laisse vraiment à désirer !

Elle le regarda effarée puis éclata de rire, la vie triomphait.

Marie Jo Duranton

TEXTE 17

Le secret de ma main est infini
Le précieux de ma main rencontre
L'histoire de ma main c'est ma vie

Dans ma main
L'eau de la claire fontaine
Coule en héritage
Dentellière de l'agir
Elle écrit l'aujourd'hui
Fouille dans le passé
Et pour demain
Croise les doigts

Son index chaque nuit,
Pointe une page de ma vie,
Montre la voie
Chemin des rêves,
Gammes et arpèges
Galons de poésie
Ou fanfreluches à pois
Comblent le jour qui passe
Le vieillir qui menace

Sur le piano des émois
Elle cueille les fleurs
Effleure tes doigts
Déflore tes peurs

Dans la paume se cachent les secrets
Les minuscules et les majuscules
Pirouettes à l'ennui
Pirouettes au dépit
Petits rond de soleil sur ton lit
Minces carrés de soie
Sur le chanvre rugueux de la vie

Dans ma main
La chaleur de la tienne
Sourit

TEXTE 18 – Géraldine

Qui touche à mon corps te rencontre également à son insu. Tu es là en grand secret pour la plupart des gens, seuls quelques privilégiés du **cœur** sont au courant de ta présence.

Tu as transformé mon existence et m'a permis de sortir du tunnel. Ce tunnel n'avait pas d'issue – c'était une mort inéluctable et sournoise ; j'avais beau batailler ferme je savais que la guerre était perdue d'avance. J'étais pourtant armée depuis ma plus jeune enfance à garder et entretenir l'espoir mais je devais paradoxalement accepter cette fin de vie. Je me disais que jamais je ne connaîtrais la vie d'adulte, le plaisir de l'amour et le bonheur d'être mère.

Depuis ton arrivée en moi, l'**Homme qui touche mon corps te remercie**. Je te dois le renouveau, la nouvelle naissance. Je ne me bagarre plus, j'accueille l'amour, le plaisir charnel et la vie qui en découle.

L'enfant qui touche à mon corps t'est reconnaissant car mon corps lui a donné la vie et mon fils se blottit contre mon sein.

Tu as insufflé le **souffle** d'or essentiel à ma vie, je **souffle** et toutes les particules de vie s'envolent en éclairant le **Ciel**. Comment pourrai-je te remercier ?

Tu as quitté la **Terre** en me faisant un véritable **Don du Ciel**, ton **cœur** est en moi. **Une greffe** qui a pris racine et m'a sauvé.

Qui touche à mon corps accueille nos deux âmes.

TEXTE 19 – « Impressions automnales »

C'est la fin de l'été. En ce matin brumeux , elle regarde par la fenêtre l'arbre qui se trouve au milieu de son jardin. Son corps frissonne tout comme les feuilles de l'arbre. L'automne approche.

Elle a l'impression que quelque chose en elle va tomber va mourir.

Son cœur palpite différemment, plus vite, ou plus durement ?

Pourquoi ? Elle a peur ; l'angoisse la tenaille, elle a froid.

Ce qui va tomber, elle ne sait pas ce que cela sera mais au fond d'elle-même, elle espère que son amant pourra le ramasser à la pelle tout comme il le ferait des feuilles mortes.

Avant son corps était plein d'amour, de joie, de tendresse ; il aimait se faire caresser et tout en elle semblait fluide, sans entraves : ses pensées étaient légères, elle se laissait bercer par ses caresses de soie.

Maintenant son corps semble vide mais prisonnier d'une armure de fer qui l'enveloppe petit à petit, ses pensées se noircissent comme les ténèbres infernales, et son corps se raidit. L'angoisse la ronge.

A l'intérieur, elle pense qu'une souris grignote doucement ses entrailles.

Et, les mots ne se bousculent plus à la porte de ses lèvres, elle se renferme comme une huître.

Pourtant les caresses de son amant sont toujours là mais ce n'est plus la douceur de la soie qui la fait frémir mais la dureté d'un papier de verre. Pourquoi ce changement ?

L'être aimé, pourra-t-il faire tomber tout ce qui la renferme, tout ce qui l'emprisonne ? Pourra-t-il secouer son corps devenu étranger tel l'arbre au milieu de son jardin dont on veut ramasser les feuilles mortes ?

Comme cela serait facile et salutaire pour elle de n'être plus qu'un corps nu, blanc comme la neige, libre et à nouveau prêt pour renaître sous ses caresses soyeuses, comme le fait la nature au début du printemps.

TEXTE 20 – Martinez Faustine

Je sens le vent dans mes cheveux
Je sais que tu n'es pas là
Je regarde au loin
Tout en sachant que je ne te verrai pas.
Pourtant, si je ferme les yeux
Je te sens près de moi
Je sens ton souffle sur moi
Alors, espérant,
J'ouvre les yeux
Pour les refermer instantanément.
Tu n'es pas là.

Et tu ne sais pas
Ce que je ressens pour toi
Que j'aimerais te serrer dans mes bras
Te toucher
M'amuser avec toi
A ce que tu voudras.

J'aimerais cesser d'imaginer
Et qu'en ouvrant les yeux
Près de moi tu sois.
Je tiens tellement à toi.

Quand je pense à toi,
Je ressens la tristesse
De ne pas t'avoir à mes côtés
Les souvenirs entraînant la joie
De t'avoir connu, déjà vu
Me paraissent bien loin
Et mon coeur et ma raison
Se battent à tour de rôle,
Me faisant souffrir
Presque pleurer.
Me sentir seule, si loin de toi
Je m'en veux de ne jamais t'avoir avoué
Ces sentiments différents et nouveaux
Que j'éprouve pour toi.

J'ai beau savoir que tu aurais sûrement fui,
Que tu serais tout de même parti
Peut-être n'aurais-tu même pas compris
Si je t'avais dit que je t'aime
Si je t'avais avoué ce puissant sentiment
Qui me touche tous les jours
A chaque heure
Diurne ou bien nocturne.
J'aimerais que tu sois là,
Tout près de moi.
Je veux t'entendre,
Te voir, te parler
Te toucher
Mais peut-être que je ne le pourrai plus jamais.

TEXTE 21 – Anonyme « Enfant stérile »

A Lola Lafon

A mon père

Enfant stérile, on ne te touche pas
Par peur de te contaminer
De notre angoisse, de notre souffrance de parents
Qui se consomment
Enfant tactile, tu ressens de tout ton corps
L'absence qui t'entoure
Et qui t'enferme dans une nuit de silence
Lunes noires
Enfant invisible, on veut te laisser tes rêves
D'un monde que tu sais ne pas être
Ce que l'on voudrait que tu croies
Chocs soupçonnés
Enfant fragile, tu es un radar
Qui capte les ondes du monde
A défaut de le serrer dans tes bras
Consolabîme
Enfant dans l'ombre, tu sais que l'on te cache
Pour te protéger de la cruauté
De l'homme loup pour l'homme
Destins croisés
Enfant au corps d'un autre brisé
Pénétré contre son gré violé abandonné
Condamné à vivre à cacher à rester à distance
De toi
Enfant devin, qui sait sans le comprendre
La tragédie d'un soir d'été
Le raccourci du parc, l'endroit où il ne fallait
Pas aller
Trop petit trop fragile à protéger choses à cacher à enfouir dans le
silence et l'oubli parce que tu ne dois pas savoir mais tu sais tu dois
vivre heureux comme les autres mais tu sais tu dois t'intégrer à ce
monde mais tu sais tu sais et tu ne dois pas savoir pour être heureux
pour être normal pour être humain alors tu n'es rien tu es stérile tu es le
sable dans le désert le vent te parle et te raconte l'histoire que tu ne
dois pas savoir doucement à l'oreille avec des mots inconnus mais les
secrets ne sont pas faits pour rester entre les quatre murs d'un cœur et

Tu sais à présent
Que tu n'as rien inventé
Rien
Racines plongées dans le temps
Feuillage masquant le ciel
Au milieu du désert, l'arbre du secret
A fleuri
Et tu dois le déraciner
Enfant patient, tu prends entre tes doigts
Grain de sable après grain de sable
Et tu mets lentement à nu
Le socle du silence.

TEXTE 22 – Collectif 1 / Bibliothèque de Virieu

« Le 7 novembre : un vrai délire ! »

Ventre affamé n'a point d'oreille ; il reste sur sa faim avec les yeux plus grands que le ventre et le gosier toujours ouvert.

Le pauvre hère voudrait bien en rire à ventre déboutonné, mais il n'a même plus de brioche.

A force de manger de la barbotine, il a le ventre vide et se caille le sang ... C'est un poète !

Se laissera-t-il longtemps manger la laine sur le dos ?

Il a pourtant la tête sur les épaules mais au final il en prend plein les gencives ... à deux doigts de mettre le pied dans l'engrenage pour faire la manche.

Assis tout seul à une table du « Café de la Dérive », il broie du noir. Une beauté entre...du genre qu'on aime mieux voir tomber dans son lit que la grêle ! Taille de guêpe et joli cœur, ...rien que la peau sur les os... un vrai mannequin. Elle s'assoit près du beau ténébreux... le dévore des yeux ... de tendres yeux de merlan frittout en dégustant à s'en lécher les babines les croissants du serveur qui lui fait les yeux doux mais qui a les nerfs en pelote et se fait des cheveux, flairant de loin la fricassée ! Il l'a tout de suite eu dans le nez, le ténébreux, et lui rentrerait bien dans le chou en le voyant faire du genou à sa dulcinée.

Hélas, depuis qu'elle est au chômage, la belle se tourne les pouces, tire le diable par la queue et se met la rate au court bouillon. Rien à se mettre sous la dent. Même son chat, qui ne pense qu'à se caler les amygdales, a l'estomac dans les talons. Avec toujours un boyau vide, il a le diable au corps, le bougre, et s'en tape le cul par terre d'avaler la pilule et d'être abonné au guignon.

Les amoureux se regardent entre quatre-z-yeux... seuls au monde... la gueule enfarinée, le cœur en capilotade ... C'est le coup de foudre ! Elle a un chat dans la gorge à cause de son cheveu sur la langue et a peur de ses mots ; lui, suspendu à ses lèvres attend l'instant.

Sept fois, elle tourne la langue dans sa bouche. Enfin elle crache sa Valda et se met à débiter des tartines car d'ordinaire, elle a la langue bien pendue ! Tout yeux toute oreille, le poète boit ses paroles.

Et patati et patata, une parole attire l'autre....Le cœur battant la chamade, ils reprennent du cœur au ventre, sortent bras dessus bras dessous et filent chercher du travail.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte » leur dit le gars du Pôle Emploi... "Vous tombez bien ! Aux Beaux Arts ils cherchent des modèles vivants pour illustrer des passages de la Bible".

Ils acceptent l'offre du bout des dents...Mais quand on a les crocs, mieux vaut ne pas trop faire la fine bouche !

Ca va nous faire une belle jambe ! maugrée le poète. « Il peut toujours se gratter le vieux, on en a plein le dos de ses conseils ! »
Allez ! On serre les fesses et on y va ? rétorque la belle qui n'a pas froid aux yeux

Premier tableau

Nus comme des vers et coiffés en pétard dans un jardin d'Eden en carton-pâte, les voilà vite rouges comme des écrevisses de se retrouver à poil !

Deuxième tableau

Vêtus comme des princes gênés aux entournures, mais en odeur de sainteté, ils posent pour le tableau d'une improbable nativité dans l'atelier qui sent le musc et l'ambre.

Au milieu de ces fades pisseurs de copie, de ces tripoteurs de couleurs, le divin enfant arrive, la bouche en cœur, en culotte de velours et robe de foin.

Mais où sont donc les Rois Mages ?

Les portugaises ensablées par leur lent voyage dans le désert, ils sont chargés de moult victuailles et l'histoire se termine en joyeuse ripaille.

TEXTE 23 – Christiane Manin

« Qui touche à mon corps touche à mon cœur »

Je me sens décentrée,
désaxée,
disjointe
quand, pendant trop longtemps, je ne la vois pas.
Par trop de manque, je me sens
défaite,
fragmentée,
fracturée
désastreusement démunie de ne pouvoir, plus vite la
revoir.
J'ai besoin de m'en repaître.
Que faire pour arriver, en silence, à endurer cette douloureuse
impatience ?

Des petites mains de poupée sans cesse en mouvement
sur ma peau, frôlent et touchent mon cœur, jusqu'à mon âme
D'immenses yeux furtifs et soudain réfléchis créent, dans leur sillage,
un bonheur inégalé
Emerveillement constant d'une petite voix, si claire, avec ses notes
joyeuses et son babillage incessant
Qui, doucement, se pose au bord de ma solitude
Effaçant d'un seul coup toute inquiétude,
Remplissant d'air frais le point d'interrogation du lendemain
Profonde paix retrouvée.
Une petite voix
Des petites mains
Tout un être aux mimiques inattendues
Corps de mon corps
Petite Fille
Source de Vie !

TEXTE 24 – Christiane Manin

« Qui touche à mon corps ? »

Je le hume profondément.

Avec lenteur, je le respire.

Tout en prenant soin de fermer les yeux. Cette coupure volontaire de lumière me permet de me concentrer davantage sur ce bonheur qui va venir.

Intensément, je vis cette attente. Mes narines s'ouvrent à son parfum que je connais bien et dont je veux m'enivrer davantage.

L'inspiration intense finit d'elle-même par entrouvrir mes lèvres désireuses.

Dans ma bouche, se glisse alors un baiser langoureux que je fais durer le plus longtemps possible. Je me sens fondre en même temps que je savoure ce contact plein de saveurs et de surprises. Et je retarde la fin toujours trop proche de ce baiser gourmand.

Toute à mes sensations, j'avale alors mon bonheur, je le déglutis, à l'écoute de cette douceur qui descend lentement de ma gorge à ma lnette et le long de mon œsophage.

De la tête aux pieds, le plaisir m'envahit.

Si ce n'est l'Amour, je ne connais rien de meilleur, d'aussi bon, d'aussi enivrant et réconfortant, que de déguster un carreau, une caresse, de chocolat !

TEXTE 25 – Christiane Manin « Hommage à ma canne »

Toi le bâton qui es l'appui de ma vie
Sans toi, avancer me serait difficile, voir impossible
Tu m'évites dans l'air
La danse du grand palmier
Tu es la canne du pèlerin que je suis...

Songe ! Depuis l'enfance !! Tu as été très vite une jambe si sûre qui ne flageole pas !
Puis, pendant le long temps de mon travail,
Un index de plus pour indiquer « ohé ! C'est par ici ! »
Devenant ma canoé
Ne faisant jamais peur aux enfants,
Mais m'aidant secrètement à recevoir d'eux
Discipline et respect naturels
Tu as pris des ailes, ma cannelle !!
Tu es devenu ma canne-art,
Sur qui mes pinceaux j'essuie, une fois le tableau fini
Ouille, aie !! Ensemble, nous rions de mes maux, ma cannaille !
Avec toi, point de solitude, tu es un lien avec d'autres cannes
rencontrées ou d'autres femmes et hommes sans canne, mais pourvus
d'un cœur rempli d'Amitié vraie !
Jamais, tu as été exclusive, acceptant une nouvelle fois le partage, tu
permets que je puisse m'appuyer sur un autre soutien que le tien.
Pas besoin pour moi d'herbe douce ! Vous êtes à vous deux ma
cannabis
Sur le chemin de la vie ... qu'avec joie, je poursuis.

TEXTE 26 – Xavier Coquelet « Inspiration dentaire »

Inspiration dentaire

Une fois au cabinet dentaire
On aurait préféré se taire
Mais c'est pourtant bien le destinataire
Qu'il nous faut pour ne pas se rouler par terre
Aller ! Du mal il faut bien se défaire
Et la denture ne faut-il pas la parfaire ?

Dentiste
Mal aimé, même des garagistes
Malgré leurs similitudes interventionnistes
Déverrouillage, ouverture et mise en piste
Diagnostic parfois alarmiste
Outils au millimètre déterministes

Fin de vie dans la dentition
Pour un organe de mastication
Mais c'est la fête pour l'occasion
Avec farandole d'aiguilles vers l'excavation
Valse d'ustensiles suivant l'orchestration
Et petite fumée en fin d'opération

D'une carie on ne rit
Et de roulette on n'a pas envie
Mais c'est fête grâce à l'anesthésie
Ce liquide fait de chimie
Qui rend la bouche engourdie
Et donne au dentiste tellement plus de sympathie.

Xavier Coquelet

TEXTE 27 – Karine « Dialogue avec le reflet du miroir »

- Rhô la la, t'as vu dans quel état je suis ?!! Regarde ça, ça pend sur le ventre, c'est tout mou... et ces fesses ! on dirait une piste de ski de bosses pour Playmobil® !, me dis-je.
- Oui, ben 2 grossesses, qu'est-ce que tu crois ? ça laisse des traces !
- Pas chez tout le monde ! J'en connais plein, des mères de famille qui ont un corps mince, un ventre plat et ferme !
- Et bien ? Peut-être que le sport, c'est pas pour les chiens ! D'ailleurs t'as déjà vu un chien pratiquer le Pilates ? Non ?... Voilà, tu sais ce qui te reste à faire...
- Oui oui, bien sûr... en tout cas, les cicatrices, là au genou et ici sur la main, c'est pas en faisant du sport qu'elles vont disparaître !
- Oh ça va, ça prouve juste que t'es en vie, que t'es un être humain, des bobos tout le monde en a, ça ne gâche rien !
- Et ces petites rides, et ces cheveux blancs, c'est pareil, tu vas dire que ça a du charme ?
- Que veux-tu que je te réponde ? Tu as trente-six ans, c'est normal ; je vais même te dire, il va falloir que tu t'y habitues ma vieille car ça va aller en empirant ! Mais tu peux toujours essayer de limiter les effets du temps en te tartinant de crèmes anti-âge et en te faisant des colorations, si ça te chante...
- Une coloration... oui, c'est une bonne idée, ça donnera un peu de brillance à ces cheveux ternes ! Tiens je vais prendre rendez-vous chez le coiffeur !
- Bonne idée, si ça te permet d'arrêter de te plaindre !
- A condition que ça ne me donne pas un teint encore plus pâle ! Mais pourquoi je bronze paaaaas ?!
- C'est dans tes gênes. Ta mère a la peau blanche, tu as la peau blanche, ta fille a la peau blanche. On n'y peut rien, c'est comme ça !
- Et c'est censé me consoler ?! Le seul avantage, c'est que j'ai jamais de marque de bronzage !
- Enfin une pensée positive ! Alléluia !
- Sauf que vu ces bourrelets, je ne risque pas de me mettre en deux-pièces sur la plage...
- Mais à qui la faute ?! Qui c'est, qui craque sur le fromage, le gâteau au chocolat, le petit apéro... ??!!
- Oui ça va, je sais ! Mais on a qu'une vie, si c'est pour se priver de tous ses plaisirs, c'est pas la peine !! Bon allez, à partir de ce soir : Abdos !!
- Tiens, c'est pas la 1^{ère} fois que j'entends ça.....

- Mmmh.... En attendant, je dois trouver quelque chose à me mettre, je sors ce soir... il faut que j'arrive à camoufler tous ces jolis défauts...
- Alors au boulot : un peu de maquillage, ton joli sautoir fantaisie, une touche de parfum, des talons et le tour est joué !
- Oui allez, je suis pas si mal finalement ! Et puis comme disent tous les magazines féminins, il ne sert à rien de vouloir gommer ses défauts. Laissons ça aux pros de Photoshop qui retouchent allègrement toutes les silhouettes publiées dans ces mêmes magazines...
- Et surtout, tu sais mettre tes atouts en valeur ! Euh, je parle pas de ton décolleté... (quoiqu'il ne doit pas toujours laisser indifférent...) mais de ton sourire, de tes yeux pétillants, et surtout de ton esprit !!
- Ah oui bien sûr ! Le caractère est tellement plus important que le physique !! Je m'en vais donc de ce pas faire briller cet esprit qu'on m'envie.... et qui sait, peut-être susciterai-je d'autres envies plus charnelles...
- Hein hein, tu as ce genre de pensées ?! C'est que tu n'es pas autant dans le déni de ton corps... la situation n'est donc pas désespérée !
- Je suis trop hédoniste pour ça ! Mais attention, ça fonctionne dans les deux sens : qui veut toucher à mon corps doit d'abord séduire mon esprit !"

TEXTE 28 – Anne-Marie Dufayard

« Qui touche à mon corps... » touche à la vie. Elle est là, toute vieille, recroquevillée en travers de son lit tel un fœtus désarmant. Le visage du fœtus se tourne, le regard se fixe et le sourire indécis questionne : « je t'apprivoise ou tu m'apprivoises ? »

Et voilà que, dans la nuit étrange de l'hôpital, cette nuit suspendue entre vie et mort, entre rêve et réalité, ce corps se met à parler. Il s'exprime, le corps. Par toutes ses articulations, ses veines, ses pores, le corps dit le temps qui passe, le passé qui s'obstine, l'avenir qui interroge, la mort qui attend.

Tu le vois ce corps. Tes yeux de soignante en débusquent les misères, avec compassion. Le corps, il s'en fout un peu de ta compassion. A cette croisée des chemins, c'est tout juste quelques gouttes de pluie sur une herbe sèche.

Ecoute-le ! Le corps parle. Il dit « je suis arrivé sur terre sans toucher terre, dans un moment d'effroi, dans un monde bruyant et brutal. A peine quelques caresses de bienvenue – sensation toute nouvelle mais si agréable, la caresse – Voilà qu'on me ligote, qu'on m'enferme jusqu'au menton dans un linge épais. J'étais dans une douce prison propice à mes mouvements lunaires et déjà c'est le carcan, le premier châtiment pour délit de naissance. Mon esprit ne gardera qu'une vague empreinte de ces premiers mois. Moi, le corps, j'apprends la faim, les désirs mal exprimés et incompris, les odeurs rassurantes, les apprentissages maladroits, les grandioses victoires sur l'immobilité et le mutisme et le grand bonheur de la caresse.

Là, tu vois des rides, des taches, des callosités. Oublie ta lucidité de soignante. Vois le corps d'enfant avec des égratignures, des bleus, des bosses, des cheveux transformés en tresses. Je suis là, fougueux malgré les raides godillots, la lourde cape. Un jardin en germination. Toujours ronronnant sous la caresse, hélas trop rare.

Peu à peu, je me métamorphose. Le jardin devient prairie puis colline. Des mots tentent d'expliquer le « devenir femme ». Je n'ai que faire des mots ! Je ne suis que le corps. J'attends de comprendre avec mes sens.

Alors que j'attends obscurément de nouvelles sensations, la guerre éclate. La faim de nourriture éclipse les autres faims. On mastique lentement le premier végétal supposé comestible. Mais moi, le corps, je proteste ! Il me manque de grands bols de soupe bien épaisse. L'envie de caresses n'est plus du tout essentielle.

Reviennent des lendemains qui fredonnent. Des lendemains où je me rassasie. Arrive un fiancé. J'épouse son corps bien avant l'autorisation du maire et du curé. En cachette, dans les sous-bois. En ces temps, ce fruit-là est encore défendu. N'étant que des corps nous bravons les interdits sans même le savoir. De frissons en émois, d'étincelles en feux de joie, c'est la révélation. Peut-être suis-je venu sur terre pour cet aboutissement ? Je fais provision de caresses !

Puis c'est l'enfantement. Dans la souffrance et la révolte, je transmets ce qui me fut transmis. Me viennent de grandes envies de refus, de fuite. Mais un cri m'interpelle ! A peine un cri, un vagissement ! Et me voilà source, et me voilà rempart ! Je donne plus de caresses que je n'en recevrai jamais.

Viennent les pluies d'automne. Comme l'arbre ayant connu toutes les tourmentes je résiste dignement aux premiers frimas. Qu'importe si ma ramure s'appauvrit, mes racines sont profondément implantées. J'aime toujours autant les caresses. Parfois des petites mains pataudes m'en distribuent.

L'hiver est là et je ne sais plus si c'est la nuit qui est trop claire ou bien le jour qui est trop sombre. Je me fendille, je me lézarde, je me crevasse. J'attends le repas. J'attends la chaleur du lit. J'attends... Mais j'attends quoi, déjà ? J'attends des caresses. Et, soignante, il n'y a plus que toi pour m'en donner.

Hé, soignante ! Quand, sans ménagement, on me mettra dedans la housse, souviens-toi... Ce corps sans importance, c'était la vie !

« Qui touche à mon corps... » touche à la vie.

TEXTE 29 – Mélanie Moulin (12 ans) « Bonne humeur »

Qui touche à mon corps aura des frissons.
Qui touche à mon corps ne s'en apercevra pas.
Qui touche à mon corps passera au travers.
Car je suis un fantôme, un très vieux fantôme...

J'habite dans un petit village d'Aveyron nommé Mandailles. Chaque matin, avec mes amies, je lève les habitants du pied droit afin que, dans le village, règne joie et bonne humeur. Mes deux amies, Hortense et Héroïse, ont autrefois été avec moi habitantes d'un château, mais c'est une autre histoire... Enfin bon, je vais vous conter une de mes aventures arrivées par la faute d'un habitant rusé et maladroit.

Un matin, alors que j'allais le lever (du pied droit bien sûr !) il décida qu'il voulait déjeuner au lit. Sa femme, de bonne grâce, le lui apporta. J'attendis qu'il se lève. Soudain, sans même s'étirer ou bailler, il sauta du lit. Heureusement pour moi il se leva du pied droit. Ensuite il eut la mauvaise idée de me passer au travers. Je déteste ça ; ça me fait des chatouilles. Il s'est alors mis à hurler :

« Mais ce n'est pas possible !! Le temps est dérégulé !! J'ai des frissons et nous sommes en plein été !! De plus il fait 32°C »

« Tu es peut être malade chéri ! lui lança sa femme du bas de l'escalier. - Ca va, ça va...dit il d'un air las.»

Il descendit l'escalier et je le suivis. Finalement il déjeunait dans la cuisine. S'asseyant à table, il prit une tranche de pain et la tartina (généreusement) de confiture de fraise. Soudain, elle lui échappa et « atterrit », si l'on peut dire ainsi, sur ma tête. Bien sûr la tartine me traversa mais la confiture resta coincée sur le sommet de mon crâne !! Il poussa alors un cri d'horreur qui se répercuta dans la maison et sa femme accourut. Sophie, car c'était son nom, se mit alors à hurler elle aussi en voyant cette flaque de confiture flotter en l'air comme un simple pantin. En entendant ces hurlements d'horreur je décidais de m'éclipser.

Mes amies quand à elles me conseillèrent de rester prudentes mais de continuer à lever Sophie et Fernand.

C'est ce que je fis.

Mais le lendemain Fernand m'attendait le pied ferme. Effectivement je lui avais causé une peur bleue et il m'attendait, déjà levé, un seau de charbon à la main. Apparemment il pensait, et il avait raison, que j'étais

un fantôme et comme tout le monde le sait les fantômes ne sont visibles que si on leur jette un seau de charbon dessus.

Effrayée je voulus m'enfuir mais paniquée je lui passais au travers et il me sentit. Il se mit alors à lancer du charbon de toutes parts déclenchant une pagaille indescriptible. Les draps furent recouverts de charbon, la lampe de chevet se renversa, le vase se brisa en milles morceaux... Dans la chambre tout était noir de charbon... y compris moi !!! J'étais démasquée...

Fernand avait les yeux agrandis d'horreur et on aurait dit qu'il venait de se laver à l'eau de javel tellement il était blanc. Après de longues minutes passées à s'observer en silence je me décidais enfin à m'expliquer. Je lui ai tout dit. Du début jusqu'à la fin. Il me comprit et jura solennellement de garder le secret.

Depuis il est toujours le seul à connaître notre existence et nous continuons à lever le village du pied droit. S'il vous plait, si vous passez dans le coin arrêtez-vous à Mandailles. Vous verrez : la bonne humeur des habitants est sans faille.

TEXTE 30 – Adeline « Merci Léonie »

Elle était là toute simple
Recroquevillée sur son passé
sur ses pensées
Peut- être
Le regard perdu vers la fenêtre
Fragile silhouette
Eclairée par un fier soleil
En ce matin tout neuf

Et se réveillent
Les souvenirs...

Je me souviens...
des odeurs de vanille
de ta cuisine
Quand tu pétrissais ces kilos de farine
régalant les gourmands de tes fameuses brioches
dévorées par les mioches
de ta nombreuse famille.

Je me souviens
de ton sourire,
de ton rire
toujours nous accueillant
quelque soit le moment
Et jamais te plaignant
des drames émaillant
Le cours de ta vie.

Je me souviens
De nos paroles Toi si croyante
Et toujours tolérante
De cet amour radieux
Transcendant tous ceux
Et nombreux
Qui croisaient ton chemin.

Aujourd'hui,

tu souffles quatre vingt six bougies
au grand compteur
de la vie
Et s'invite... Alzheimer.

qui touche à ton coeur
je le tue.

TEXTE 31 – élèves de 5è – collège Le Guillon, Pt de Beauvoisin (38) « Qui touche à mon corps... »

Alors que je voyageais au pays des idées, je posai mon esprit et mon regard sur ce vieux pays majestueux.

A mon meilleur ami, un sage a dit : « la misère s'est formée, quant à la terre, elle s'est envolée, mais parfois, personne ne comprend ce qu'est la solidarité. »

Le sage, c'est cette personne qui vous fait rire et qui vous fait confiance.

Je me demande comment un garçon aussi amusant pouvait être seul à ce point et tout seul, s'amuser à plonger.

Chaque matière humaine est un mystère. L'amour est fort, tout être vit et son ombre majestueuse s'amuse et résiste à la lumière.

Dans la vie je suis heureux, je me promène car j'aime entendre le bruit des vents dans ce chêne majestueux en ajoutant du volume. Et je vois passer ces sportifs athlétiques cousus dans un pantalon et une ombre de confiance amicale bleue et grise.

Je posai mon pinceau, arrivé au bout du rouleau...

**Texte mosaïque écrit en atelier d'écriture
par les élèves de 5è E du collège le Guillon à Pont-de-Beauvoisin**

TEXTE 32 – Corine Balmain « Qui touche à mon corps »

« A ce soir, 19h alors ! »

Manuela raccrocha, songeuse. Pourquoi Luc voulait-il la revoir après 15 ans ... non, 21 ans de silence ?

21 ans ... Elle était obligée de calculer, de soustraire les dates pour parvenir à quantifier tout ce temps passé.

A l'époque, ils étaient jeunes, étudiants et amants. C'était une période heureuse, insouciante. Ils sortaient beaucoup, étaient entourés d'amis. Ils se retrouvaient souvent une dizaine de copains pour refaire le monde, avachis sur des coussins informes et délavés dispersés sur le sol, dans un nuage de fumée, tout en écoutant de la musique rock. Et puis ils avaient passé leurs examens. Luc avait trouvé du travail à Paris où vivaient ses parents. Elle avait été nommée à Grenoble pour enseigner la littérature.

Depuis Manuela avait fondé une famille qu'elle adorait. Elle aimait son mari, qu'elle admirait toujours. Ses 2 enfants avaient grandi, ils étaient maintenant lycéens. Leur adolescence se déroulait sans problème particulier. Ils avaient leurs soucis : le lycée les « saoulait grave », les filles étaient trop compliquées... Mais leurs résultats scolaires étaient plutôt bons, et ils avaient tous les 2 une bande de copains qui ne les quittaient jamais.

Manuela ne s'inquiétait pas pour eux. Elle pensait parfois avec nostalgie à leur petite enfance, quand elle était au courant de leur moindre fait et geste, et où elle pouvait câliner leurs petits corps. Maintenant, ses deux fils faisaient 1m80, chaussaient du 45 et tous deux n'acceptaient une bise sur la joue qu'en maugréant. Cette distance physique qui lui était imposée la frustrait, mais elle la respectait comme une reconnaissance de leur statut d'adultes.

La fin de journée arriva rapidement. Et avec elle une petite appréhension. Et si Luc était devenu un fieffé crétin, à qui elle n'avait plus rien à dire ? Au téléphone, il avait été confus, évoquant mille vies, en Inde et aux USA, avec des changements professionnels... Sa vie à elle était vite résumée : professeur de littérature, mariée, 2 enfants. C'était d'une banalité tellement affligeante qu'elle redoutait la rencontre de ce soir. De plus, elle craignait aussi la confrontation physique. En 20 ans, elle avait pris du poids, des rides. Et s'il ne la reconnaissait pas ?

Aussi décida-t-elle de soigner son allure : il ne fallait pas en plus, qu'elle ressemble à une mémé !... Elle hésita devant sa garde-robe : telle robe était trop simple (« elle aurait pu faire un effort »), celle-ci trop habillée (« elle s'est mise sur son 31 »), celle-là encore trop sexy (« elle ne croit quand même pas me séduire ? »). Elle opta donc pour une robe gaie, de couleur vive et pour un maquillage léger. En regardant son reflet dans le miroir, elle soupira : trop de rides, trop de taches, trop de kilos, trop de tout ... Mais après tout, le temps était passé pour lui aussi. Elle essaya de l'imaginer avec des rides, du ventre, le front dégarni... mais elle n'y parvenait pas. Elle se rendit alors compte qu'elle n'arrivait plus vraiment à se souvenir de lui ; c'était un grand échalas brun et maigrichon, mais elle ne pouvait se remémorer ses traits avec précision. Et si elle ne le reconnaissait pas ?

C'est avec 5 minutes de retard qu'elle franchit la porte du bar dans lequel ils s'étaient donnés rendez-vous. Elle fit le tour de la salle du regard et le reconnut immédiatement. Il avait beaucoup changé. Son visage était bronzé, buriné. Ses cheveux étaient poivre et sel, et de nombreuses mèches étaient décolorées par le soleil.

Manuela s'approcha de lui en souriant timidement. Ils avaient été si proches et étaient tellement étrangers maintenant qu'elle se demandait quelle était la bonne distance. Elle ne pouvait quand même pas lui serrer la main!

Deux bises sur la joue, comme si de rien n'était ? Après un sourire un peu embarrassé, elle opta pour les 2 bises. Il se leva et ils s'embrassèrent de 2 bises parfaitement anodines. Manuela se sentait rassérénée quant à la tournure de cette rencontre. C'est alors que Luc l'enlaça et la maintint fermement contre lui. Après un premier moment de surprise, qui se manifesta par une légère raideur de tout son corps, elle se sentit envahie par une vague d'émotion et se laissa emporter. Le temps était suspendu. Seuls existaient ses bras autour de sa taille et ses propres seins qui durcissaient contre son torse. Elle fut alors submergée par des souvenirs gravés dans sa mémoire. Elle revoyait son corps, son sexe, elle se remémorait leurs étreintes, leurs caresses pendant l'amour. Sa joue toucha la sienne, et ce simple effleurement, peau contre peau, fit renaître en elle l'odeur de sa peau, le goût de sa peau, de sa sueur, de son sperme ...

Ils restèrent enlacés un long moment encore, puis relâchèrent leur étreinte. Ils étaient tous les deux émus, très proches, d'une complicité retrouvée.

Elle réalisa alors qu'ils se connaissaient par cœur, les yeux fermés. Et 20 et quelques années ne pouvaient rien y changer. Comment avait-elle pu penser à lui comme à un étranger ? Il était toujours lié à elle. Leurs corps étaient liés jusqu'à la mort.

TEXTE 33 – François Rose « Corpus hominis »

Le corps humain du XXIème siècle est dans nos contrées une invention récente qu'il semble difficile d'attribuer à un individu en particulier. Elle est en revanche une aubaine pour un grand nombre.

Le corps des hommes a ceci de particulier qu'un humain l'identifie facilement et qu'il ne le confond pas, sauf perfide vilénie de Dame Nature, avec celui d'un ornithorynque ou d'un oryctérope.

Il est généralement, excepté pour quelques naturistes, recouvert d'attributs le plus souvent tissés ou assemblés par des petites mains suffisamment éloignées pour nous épargner quelques cas de conscience.

Il arrive, c'est même courant, que le corps humain vieillisse. Cependant le corps de nos jours ne doit pas faire son âge. Perdre ses cheveux est d'un ringard absolu, blanchir sous le harnais est d'un total mauvais goût, constater que des rides commencent à nous faire la peau sans recourir au tirage, voire au grattage confine au crétinisme, accepter sans broncher que sa poitrine s'affaisse, que sa fesse mollisse à mesure que le bidon se rebondit, met derechef au ban de la consommation.

Il est donc prudent, afin de conserver à tout prix une illusoire jeunesse, de recourir aux conseils, déversés par tombereaux entiers dans la sphère médiatique, de coaches et thérapeutes de tout poil.

Il est pourtant fatal et humain que le corps cesse un jour de fonctionner : on appelle cela mourir, et c'est bien triste. Cependant, tout n'est pas perdu ! Il reste à l'homme occidental du XXIème siècle une ultime parade : opter pour la résurrection ou la réincarnation.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand, et Jésus-Christ replet, et Bouddha grassouillet.

TEXTE 34

« Pardon, jolie dame, de quitter le jeu ! »

Ces mots, peut-être les as-tu balbutiés au moment où tu m'as laissée sur le chemin: les aiguilles de l'horloge avaient tourné, le temps s'était écoulé, tu ne pouvais que couper à coeur. Tant de jours s'étaient écoulés sans que nous puissions nous parler avec le langage du coeur : nous ne le connaissions pas, nous n'aurions su l'inventer même si le temps s'était arrêté.

Et pourtant toutes les deux avons crié à nous en arracher le coeurdans un silence de mort! De cela je suis sûre. Aujourd'hui, il me faut demeurer loin de toi puisque je n'ai pas pu t'apprendre par coeur et te garder, toi, ma dame de coeur.

Cette lourde tristesse qui t'a habitée de ton premier à ton dernier souffle a entaché ma joie de vivre pour toujours ; elle fut l'obstacle à nos mains l'une dans l'autre, à nos gestes caressants, à nos rires complices. Je n'ai pas eu l'heur ni d'ouvrir, ni de fermer la fête avec toi et pourtant, tout au long du chemin, tu fus la seule au monde .C'est bête à pleurer ; il s'en est fallu de si peu : un regard, une tendresse partagée, un court instant de coeur à coeur auraient suffi ...

A cette pensée, un long sanglot m'étreint. Mon miroir s'est brisé, la blanche colonne qui a soutenu tout au long du chemin sa petite demoiselle au coeur d'artichaut, ma blanche colonne s'est effondrée et je me retrouve aujourd'hui comme un vieil enfant au coeur barbouillé; ta flamme s'est éteinte, la mienne vacille. Pardon, jolie dame de ne t'avoir pas pressée sur mon coeur avant que le tien ne tire sa révérence, mais « comment l'aurais-je fait si je n'étais pas née » à ces gestes vers toi ? Cupidon, cet éternel enfant lui aussi, a bien heureusement arrêté la marguerite avant qu'elle ne prononce ce « pas du tout » fatidique et plein de chagrin qui nous aurait pour toujours séparées. Il me reste à attendre, pour en avoir le coeur net, de te rejoindre un jour, sans mots ni paroles, avec seul le son de nos pensées...

TEXTE 35

L'avenir est dans les mains des esclaves. Le long des chemins, ils construisent, bâtissent, édifient de chauds intérieurs pour de belles dames. Pour chacun d'entre eux, pour chacune d'entre elles, les mains disent l'âge et le quotidien. Quotidien de labeur, de sueur et de souffrance pour EUX, contre quotidien de langueur, de douceur et de travaux d'aiguille pour leurs doigts de fées à ELLES ... Que me dites-vous ? Que les esclaves et les belles dames ont depuis longtemps disparu ? Laissez-moi, je vous prie, encore maintenant, vous les pointer du doigt. Voyez par ici: mains calleuses, noueuses, tremblant de fatigue et de peur devant la lourde tâche; puis, tournez-vous par là et admirez les mains fines, blanches et manucurées, caressant le chat apaisé à leur côté ... Qu'en dites-vous alors ? Non, ne prenez plus vos jambes à votre cou ! Ne fuyez plus, ne vous cachez plus les yeux derrière les mains, et criez, criez haut et fort l'affreuse réalité : misère quotidienne du petit monde et impudent lucre de la sphère nauséabonde des opulents parvenus ! Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais !!!

TEXTE 36 – Anonyme 2

Celui qui touche à mon corps...

Celui qui touche à mon corps je le tue. Je lui lacère ses tripes arrache ses viscères, à coup de procès de dix ans, ton cœur ne tiendra pas. Celui qui troue le corps orifice béant d'horreur sur lequel mes yeux restent figés, orbites et pupilles dilatées des années durant, celui-là je le tue. Je le tue dans mes prières, temps de méditation et rorschach. Je le tue pour mes valeurs : justice en étendard, petite fille en pleurs au fond de moi.

Celui qui touche à mon corps je l'apprivoise. Sœur méfiance à mes côtés, je lève la garde quand toi l'ami tu portes soin à mon corps traumatisé. Des peurs sur les genoux à la gorge étriquée – trilles du moulin à chair à pâté – tu dénoues, apaises, réconcilies. Je t'accepte.

Celui qui touche à mon corps, je suis partage. Tes caresses dans mes cheveux et ma tendresse sur ta peau en voyage. Toi qui devant mon corps-panique oublie ton désir d'Homme des cavernes, celui qui me connaît et que j'estime, à côté de qui j'autorise Morphée à me prendre dans es bras, toi qui dorénavant souhaite qu'on ne se voit. Peut-être es-tu en train d'écrire : « Celui qui touche à mon corps... »

TEXTE 37

Il paraît que j'ai crié
c'est bon signe ont dit les gens autour
Il paraît que j'étais pas beau
A ce stade on dit que personne est beau
Paraît même que j'étais gros
pas eu vent de l'anorexo

Il paraît que l'air a touché
mes poumons tout chiffons fripés
Il paraît que l'odeur a dû
faire du vomi et du rendu
bouh j'ai si peu senti
Mon corps involontaire

Qui a touché mon corps
En premier en exclu
Qui a senti ma mort
En gouzi bienvenu
Qui a touché ma peau
de mortel infini
et d'unique à la chaîne
d'infini reproduit

Il paraît que le jour a joui
quand j'ai senti l'odeur autour
et que le tactile a frêmi
dans le doudou damné d'amour
pas peur du ridicule
du ricanement gourd

Il paraît que l'on crève
sans tambour et trompette
Oui que la vie s'achève
en plein blues ou bleurette
mais ça fait sens et vie
Vieux dégoûté d'envie

Qui touchera mon corps

A l'heure bien sonnée
je la vois sans décor
sans faute à expier
je la vois désespoir

Mon corps touché par qui ?...

TEXTE 38 – Cécile Lyonnet

Le hâle de ma peau m'est doux et protège mon intérieur,
Intime mélange de brun et de blancheur.
Un brin offert à tes pupilles, à tes iris et tu en ris.
Ah ! Que tes joues s'en ravissent,
Elles font danser tes tâches de rousseur,
Ouvrant grand ton sourire,
Mais révélant tes peurs.

Corps à côté,
Nous étions. Nous deux. Nous.
Sur un banc. Là-bas. Flans à flans.
Dans nos pensées épris de frôlements,
Dans la fraîcheur de nos rêves en réalité.
Voyageurs de nos têtes, amateurs de rires fous
Nous devenions amoureux, mon dieu, que c'était doux,
Ainsi nous répondre, nous correspondre, nous admirer.
Espérons-nous une autre rive où nos souhaits révéler ?

C'est bien plus loin en effet, sans effort,
Que nos âmes ont percé.
Percés les textiles mouillés par la pluie !
Percées nos peaux où transpiraient l'envie !
Personne autour, mais toute sensibilité dehors.
Rien à faire : même le courant de l'air
Ne passait plus entre nos corps.

Bel anniversaire !
Oui. Je m'en souviens. Vénus transie. Emue et fière.
J'étais vibration dans tes bras.
Belle résonance, celle de ta voix.
Super vivante comme on s'étonne de se sentir parfois !
Permise à un plaisir à partager
Un plaisir las de s'être caché ?
Brûlant du désir d'exister sans relâche
Telle la rime brillante d'un bien être à l'état sauvage.

TEXTE 39 – Christophe Rulh

Qui touche de plus près mon corps que le vieux pull d'automne enfilé ce vingt deux novembre mille neuf cent quatre vingt quatorze ? Ce jour là tu me serrais aussi dans tes bras et nous étions debout.

Qui touche plus directement ma rétine que la violence froide, le pseudo-viol du trente décembre deux mille deux ? De haut en bas, le dégoût.

Mais qui touche plus doucement ma peau que le soleil du printemps sorti après l'averse du huit avril deux mille deux ? Oui c'était des larmes, cette eau sur mes joues.

Et qui touche autant mon âme que la confiance aimante de l'été à l'ombre fraîche du peuplier de la Saint Laurent ? Ce sera au mois d'août, vers midi, en deux mille douze.

TEXTE 40 – Christophe Rulh

Qui toucha mon corps le premier ? Au premier instant, qui le toucha ? Le toucha d'abord, de prime abord. Est-ce l'accoucheuse de garde, sage-femme de passage, qui coupant le cordon me déposa, bleu-rage, sur le thorax bondissant de la jeune parturiente essoufflée ? Est-ce le curé qu'on alla chercher, alors que noyé dans l'hypoxie et crachant moult regrets je dédaignais goûter la lumière et l'air proposés à mon odorat vierge ? Je ne saurais le dire : ces odeurs là se sont enfouies et je les ignore encore. Qui toucha mon corps le premier n'était pas né de la dernière pluie. Ce ne fut pas ma mère, elle attendait en cet instant la délivrance. Ce ne fut pas mon père, qui perdait en ce lieu sa belle naïveté. Ah, ma nativité !

Qui touchera mon corps le dernier ? Au jour damné, qui le touchera ? Le touchera enfin, à la toute fin. Qu'il soit familier s'il est un proche, un frère. Qu'il soit honoré s'il est soignant, ou aidant, ou passant. Ce sera dans mon lit, ou sur un lit, peu importe, ce sera une rencontre. Son souvenir en moi s'incrusterait certainement, ses mains me combleront j'espère. Je ne peux dire qu'une chose : ses yeux et son regard seront posés sur moi, ne sourcilleront pas, et je le sais déjà. Qui touchera mon corps le dernier sera mon au revoir. Ce ne sera pas ma mère, elle a atteint sa délivrance. Ce ne sera pas mon père, lui a perdu son élégante espérance. Oh, la fin de mon errance !

Qui toucha mon corps le premier, qui touchera mon corps le dernier ? Je le sais déjà : je les ignore encore. Qui toucha mon corps le premier n'était pas né de la dernière pluie et qui le touchera le dernier sera mon au revoir. Ce ne fut ni ne sera ma mère, elle a atteint sa délivrance. Ce ne fut ni ne sera mon père, qui perdit belle naïveté et élégante espérance. De ma nativité à la fin de mon errance, que l'on touche à mon corps !

TEXTE 41 – « A une âme errante »

La résidence était planquée au milieu d'arbres immenses.

Ce jour-là, quand je suis entrée dans sa chambre, son visage de vieille femme, son visage qui jusqu'alors n'était que fané, ce jour-là donc, son visage dont , petite, j'adorais caresser les joues douces et veloutées, ce jour-là dis-je, son visage dont aujourd'hui je ne retrouve pas toujours les traits dans ma mémoire, ce jour-là m'est était bleu, tuméfié. Une vilaine chute, une glissade dans une méchante flaque de pipi...!

J'aimerais tellement me souvenir fidèlement de son visage, son visage qu'elle portait en bannière du temps de la jeunesse, comme une enseigne de beauté et d'élégance ! Je le sais, j'ai les photos !!!

Aujourd'hui que sont tombées les neiges de l'absence, cette jolie dame que j'aurais aimée de chair et de sang, n'aura été qu'une belle image sur papier glacé, un doux frou-frou.

Que renfermait-elle, cette fluette silhouette, qu'elle n'a pu ni su me montrer?

Mais revenons au début ; peu à peu devenue cette femme adossée contre un mur décrépi, "honteuse d'exister, ombre ratatinée", après le labeur et les heures de malheur, pour elle c'est la nuit. Son pouls a cessé de battre, le mortel dard l'a piquée et la colère m'envahit !

Quid de cette joue duveteuse, si moelleuse, frontière de peau entre elle et moi et que je n'ai pas appris à franchir ?

Aujourd'hui qu'en reste-t-il, sous ce drôle monticule de terre qui la recouvre, os parmi les os, nettoyée par la dernière escouade....

Mes joues à moi? Longtemps je les ai caressées en suçant mon pouce et en lissant du doigt mes cheveux. J'étais petite.

Et puis ce jour bouleversant, déchirant, poignant où les joues de la troisième, de la dernière-née, de mon bébé, ont pris la place, toute la place. J'aurais tellement voulu qu'elle n'ait jamais grandi... J'aurais indéfiniment caressé et plaqué des baisers sur ses joues fines et rebondies à la fois, riant et criant à la fois:

"Moi, c'que j'aime c'est les joues!".

J'aurais tellement voulu pouvoir les serrer ensemble toutes les deux contre moi Oh, pas longtemps, seulement quelques secondes d'éternité.... Le temps passe si vite, vous savez.